JEANNE D'ARC

A ROUEN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Prix de *Jeanne d'Arc à Rouen*, 3 fr.

Il en a été tiré cinquante exemplaires sur papier vélin, 6 fr.

Tous les exemplaires non revêtus de la signature de l'auteur et de celle de l'éditeur sont contrefaits.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

JEANNE D'ARC
A ROUEN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS.

PAR M. C. J. L.-D'AVRIGNI;

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

REPRÉSENTÉE, SUR LE PREMIER THÉATRE FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE MARDI 4 MAI 1819.

. . . . *Domestica facta.*
Hor., Art poét.

SECONDE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES FASTES DE LA GLOIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N°s. 197 ET 198.
BARBA, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.
1820.



JEANNE D'ARC
A ROUEN.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JEANNE D'ARC.	Mlle. DUCHESNOIS.
LE COMTE DE DUNOIS, depuis Duc de LONGUEVILLE, général des armées de Charles VII, roi de France.	M. MICHELOT.
LE DUC DE BEDFORD, frère du feu roi d'Angleterre, Henri V, et soi-disant régent de France, pendant la minorité de Henri VI.	M. DESMOUSSEAUX.
LA DUCHESSE DE BEDFORD, sœur de Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne.	M[lle]. VOLNAIS. M[me]. COSSON.
TALBOT, Comte de Lincoln et de Shrewsbury, chevalier de la Jarretière et général des armées anglaises.	M. LAFON.
LE COMTE DE WARWICK, membre du conseil du Duc de Bedford.	M. FIRMIN. M. MENJAUD.
LE SÉNÉCHAL de Normandie, frère du Comte de Beauvais.	M. COLSON.
LE COMTE DE BEAUVAIS, membre du conseil du Duc de Bedford, seigneur du parti des ducs de Bourgogne.	M. DUMILATRE.
CHEVALIERS FRANÇAIS.	
CHEVALIERS ANGLAIS.	
GARDES DU DUC DE BEDFORD.	
SOLDATS ANGLAIS.	

La scène est à Rouen, dans le palais des Ducs de Normandie.

Le théâtre représente une galerie du château de Rouen; les appartemens du duc de Bedford sont à la gauche des spectateurs et ceux de la duchesse à la droite.

N. B. Les personnages sont nommés suivant l'ordre qu'ils occupent sur la scène.

JEANNE D'ARC

A ROUEN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE BEAUVAIS, LE SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi ! lorsque des Anglais la haine meurtrière
Poursuit, dans les fers même, une jeune guerrière
Qui, naguère enchaînant le destin des combats,
Dispersait d'un coup d'œil leurs plus braves soldats,
Verrai-je, des cruels qui menacent sa vie,
Le comte de Beauvais partager la furie ?

LE COMTE DE BEAUVAIS.

Qu'elle soit digne ou non d'un soin si généreux,

Au moment où le ciel rend un frère à mes vœux,
Ne veux-tu qu'outrager l'ami de ton enfance?

LE SÉNÉCHAL.

Loin de moi le dessein d'une si lâche offense!
Hélas! qui des Français, durant ces jours d'horreur,
N'eut jamais un moment de faiblesse ou d'erreur!
Quinze ans déjà passés, des factions contraires
Le torrent, l'un de l'autre, a séparé deux frères.
Jours sanglans, où l'état n'offrait de tous côtés
Qu'ennemis triomphans, que sujets révoltés!
Les partis tour à tour opprimant la patrie!
Le vainqueur d'Azincourt dévastant la Neustrie!
L'affreux duc de Bourgogne, issu du sang des rois,
Désertant leurs drapeaux et trahissant leurs droits,
Jusque dans leur palais poursuivant ses victimes,
Et de son sang bientôt expiant tous ses crimes!
Après lui, l'héritier de ses vastes états,
Philippe, impatient de venger son trépas,
Livrant à l'étranger le sceptre de la France!
Un fantôme de roi, vieilli dans la démence,
Déplorable instrument de tous ses ennemis,
Du trône paternel déshéritant son fils!
Une reine implacable, en sa coupable rage,
Divisant les Français, échauffant le carnage!
Ceux-ci, de la discorde agitant les flambeaux,
Et de la France en deuil disputant les lambeaux;
Ceux-là, tristes jouets d'un ennemi perfide
Ouvrant partout nos murs à sa vengeance avide!.....
Et tel est le parti, grand Dieu! dont tu fis choix!

LE COMTE DE BEAUVAIS.

Le ciel, qui de Lancastre a consacré les droits,
Le ciel me justifie, et soutient sa querelle.
En vain, dans ses décrets, la sagesse éternelle
Du conquérant anglais voulut avant le temps
Arrêter les succès et retrancher les ans;
La France a vu bientôt, par un destin contraire,
Du vainqueur d'Azincourt et l'émule et le frère,
Le fier duc de Bedford, aux plaines de Verneuil
Ressusciter des siens l'espérance et l'orgueil;
Valois, dans ses efforts trompé par la victoire,
De cités en cités fuir aux bords de la Loire;
Et le fils de Lancastre, à peine à son berceau,
De nos rois dans Paris ceindre enfin le bandeau.
Il reçut mes sermens...... Mais toi, pour ne rien feindre,
Des Anglais, après tout, te sied-il de te plaindre?
Sénéchal de Neustrie......

LE SÉNÉCHAL, interrompant.

Oui, nommé par mon roi;
Je l'avoûrai, le duc, sans exiger ma foi,
Me distingue, m'honore et m'estime peut-être;
Autant que je le dois, je sais le reconnaître......
Mais je suis né Français; et l'Angleterre en vain
Veut donner aux Français un roi né dans son sein.
Va, crois-moi, l'étranger ne peut long-temps encore
Diviser cet état, qu'en espoir il dévore;
Sa fortune déjà penche vers son déclin;
La main d'une bergère a changé le destin.

Et c'est elle qu'au pied d'un tribunal inique
Veut traîner par tes mains un conseil tyrannique!
Détestable complot que la rage a conduit!
Je sais tout... Eh! quel est l'espoir qui te séduit!
L'étranger, dont tu sers l'implacable vengeance,
Aurait-il à tes vœux promis pour récompense
Un des tristes débris de l'état déchiré,
Comme aux jours où l'empire, au pillage livré,
Vit jadis ses vassaux, par un sanglant partage,
De Charlemagne éteint dévorer l'héritage?
Insensé!... Dût l'état, que ton cœur a trahi,
Par nos fiers ennemis être un jour envahi,
Ne sais-tu pas quelle est la foi d'un nouveau maître?
La trahison lui plaît: il déteste le traître.
Le plus noir fanatisme aurait-il égaré
Ton esprit, d'un faux zèle à ce point enivré,
Et, ministre inhumain de haine et de vengeance,
Crois-tu servir un Dieu de paix et de clémence?
Loin de lui cet hommage horrible, injurieux!
Ah! l'humanité parle; elle est la voix des cieux.

LE COMTE DE BEAUVAIS.

Eh bien! s'il faut qu'ici tout mon cœur se découvre,
Des grandeurs à mes yeux, oui, la carrière s'ouvre,
Je ne m'en défends pas; et sous le nouveau roi
Le rang des premiers pairs est offert à ma foi:
Mais l'amour du pouvoir n'égare pas mon âme;
L'intérêt des autels et m'entraîne et m'enflamme.
Quel que soit, après tout, le charme insidieux

Qui d'un voile magique a pu couvrir tes yeux,
J'ai peine à concevoir cette pitié si vive
Que t'inspire aujourd'hui le sort de la captive.
Tout un camp, transporté d'une sainte fureur,
Accuse hautement sa fourbe ou son erreur.
Que dis-je ! de la foi les savans interprètes
Contre elle ont élevé, du sein de leurs retraites,
Cette voix étrangère aux haines des mortels :
Le tribunal sacré, qui venge les autels,
Veut qu'ici la coupable en ses mains soit remise ;
Et le duc, rappelé des bords de la Tamise,
Tout près de la livrer à la rigueur des lois,
Du conseil assemblé va consulter la voix.
Quel vain prestige encor peut t'abuser en elle ?
Et, quand mon cœur enfin, lâchement infidèle,
Oublirait ses sermens, trahirait son devoir,
Puis-je du tribunal enchaîner le pouvoir ?
J'entends autour de moi le superbe Wincestre,
L'impétueux Warwick, et Stafford, et Leycestre,
Tant d'autres, qu'en secret irrite ma grandeur,
De mon zèle trop lent accuser la tiédeur :
L'aspect de la captive entretient leurs alarmes ;
Il retrace à leurs yeux la honte de leurs armes;
Et je les verrais tous, s'ils doutaient de ma foi,
Dans leurs soupçons jaloux, réunis contre moi.

LE SÉNÉCHAL.

Juste sort du mortel qu'une aveugle furie
Entraîne à déchirer le sein de sa patrie !

Ainsi donc, sous le joug d'un barbare pouvoir
Le devoir est un crime, et le crime un devoir!
Mais enfin que crains-tu de leur haine jalouse?
Tu le vois, de Bedford l'auguste et jeune épouse
Étend sur la guerrière un noble et digne appui.
Le héros d'Albion, de retour aujourd'hui,
Talbot, fier ennemi, mais rival magnanime,
A l'outrage, à la haine oppose son estime!
Le duc même, fidèle à l'honneur des guerriers,
Voudra-t-il, en un jour flétrissant ses lauriers,
Accabler dans les fers la valeur désarmée?
Jusqu'à ce jour du moins, sourd aux cris de l'armée,
Il se tait; et son cœur flotte encore incertain.

LE COMTE DE BEAUVAIS.

Je ne m'abuse point sur un indice vain.
Les grands, peu satisfaits du zèle qui balance,
Veulent être entendus jusque dans leur silence;
Et ce même Bedford, qui se tait aujourd'hui,
Ne pardonnerait pas d'hésiter comme lui.

LE SÉNÉCHAL.

Voilà donc les effets de ton zèle farouche!
Dans tes sombres fureurs, eh quoi! rien ne te touche,
Ni le sexe, ni l'âge?....

LE COMTE DE BEAUVAIS.

Ont-ils donc arrêté
Le cœur même d'un père, et le bras de Jephté?

LE SÉNÉCHAL.

Barbare!...

LE COMTE DE BEAUVAIS.

Des mortels que m'importe le blâme?
Celui qu'un zèle ardent anime de sa flamme
Juge sans s'émouvoir, et frappe sans pâlir.
Tel est l'ordre des cieux, et je cours l'accomplir.

SCÈNE II.

LE SÉNÉCHAL, seul.

Il m'échappe!... ô douleur qui me suivra sans cesse!
Ah! faut-il?... mais je vois s'avancer la princesse.

SCÈNE III.

LA DUCHESSE DE BEDFORD, LE SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL.

Vos ordres sont remplis. Que n'ai-je pas tenté,
Madame!.. A tous mes vœux le comte a résisté :
Ma bouche à ses refus ne cherche point d'excuse ;
Mais vous n'exigez pas qu'un frère ici l'accuse :
C'est vous en dire assez... l'infortune aujourd'hui
N'a plus que vous, princesse, et le ciel pour appui.

LA DUCHESSE.

Le ciel à vos vertus devait un autre frère,
Sénéchal ; toutefois, quoi qu'il ose, j'espère
Que le cœur d'un époux si grand, si généreux
D'une épouse qu'il aime écoutera les vœux.

Mais il est fier, superbe; et la haine qui veille
Déjà de bruits menteurs assiége son oreille.
On feint que des Français, peu soumis aux vainqueurs,
La jeune prisonnière agite ici les cœurs;
Que le peuple s'émeut; que même dans l'armée,
Au pied de ces remparts nouvellement formée,
Les soldats de mon frère, aux troubles aguerris,
Murmurent sourdement, divisent les esprits;
Des traîtres répandus dans le camp, dans la ville,
S'efforcent d'allumer la discorde civile;
Et le Duc, entraîné d'une soudaine erreur,
Peut livrer l'innocence en proie à la fureur.
C'est en votre sagesse, en votre expérience,
Sénéchal, que j'ai mis toute ma confiance.
Apaisez les esprits, faites parler les lois.
J'attends ici le duc... on entre; je le vois :
Allez; et sur mes soins reposez-vous du reste.

LE SÉNÉCHAL.

Oui : je cours prévenir un complot si funeste,
N'en doutez pas... malheur aux ministres des lois
Qui du faible opprimé peuvent trahir les droits!

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE DE BEDFORD, LE DUC DE BEDFORD.

LE DUC.

J'ai visité, princesse, et l'armée et la ville.
Dans le camp, dans les murs, tout est encor tranquille;
Et de tant de rumeurs l'objet infortuné,
En ce palais bientôt par mon ordre amené,
Cessera de nourrir la secrète espérance
Des traîtres qui voudraient tenter sa délivrance.
Qu'un tribunal sacré, dont l'orgueilleuse voix
Trop souvent sur le trône interrogea les rois,
De ses arrêts déjà menace une guerrière
Que le sort des combats rendit ma prisonnière,
Je ne prends point pour règle une aveugle fureur;
Le ciel punit la fourbe et fait grâce à l'erreur.
J'approfondirai tout.

LA DUCHESSE.

Hé bien! daignez l'entendre.
D'un guerrier, d'un héros, que ne doit pas attendre
Une vertu si pure, un courage si grand!
Eh! qui pourrait la voir d'un œil indifférent!
D'un doute injurieux comme vous prévenue,
Sous le nom emprunté d'une femme inconnue,
Seule, de sa prison j'ai pénétré les murs...

J'entre, incertaine encor, sous ces cachots obscurs;
Et, tout près de la voir, mon âme irrésolue
Désirait à la fois et redoutait sa vue :
Je la vis : de son front la modeste pudeur,
Son courage sans faste, et sa noble candeur,
Tout en elle, à mes yeux charmés de sa présence,
Tout respirait sans art la paix de l'innocence :
J'en crois de ses regards la tranquille douceur,
L'imposture jamais n'approcha de son cœur...
Ah! cette image, encore offerte à ma mémoire,
Le péril de ses jours, le soin de votre gloire,
La pitié, qui partout me trouble de ses cris,
Jusque dans mon sommeil poursuivent mes esprits.

LE DUC.

Avant de prononcer, princesse, je vais prendre
Les avis du conseil qui doit ici se rendre.
Possesseur d'un pouvoir brillant, mais passager,
Que d'intérêts divers je dois envisager!
Des pontifes romains la politique altière,
Cherchant à ressaisir leur puissance première!
Les ministres d'un Dieu, qui prescrit le pardon,
Des bûchers en cent lieux allumant le brandon!
Deux peuples, à regret unis sous un seul maître,
L'un l'autre s'estimant, mais sans s'aimer peut-être,
Et des combats toujours disputant les succès;
L'un, de sa liberté jaloux avec excès;
L'autre, au joug étranger rebelle avec courage!
Une armée, où j'ai vu gronder plus d'un orage,
Assemblage confus de partis opposés,

Rapprochés un moment et bientôt divisés!
Et, pour dire encore plus, une cour factieuse,
Où s'agite en tous sens l'intrigue ambitieuse;
L'ardente soif du sang, l'orgueil humilié,
Le faux zèle, avec eux en secret allié!..
A travers quels périls, trop souvent incertaines,
Mes mains de cet empire ont retenu les rênes!
Si de l'honneur je suis les nobles mouvemens,
Si la captive échappe à leurs ressentimens,
Que diront tous ces grands, altérés de vengeance,
Impatiens du joug, jaloux de la puissance,
Eux, dont le bras souvent fit et défit les rois!
Que diront, offensés du mépris de leurs droits,
Ces apôtres de paix, armés de l'anathème,
Et d'un pied dédaigneux foulant le diadème!
Que répondre aux clameurs du soldat mutiné,
Qui croit poursuivre encor, dans son zèle effréné,
L'infernal instrument des trames les plus noires!...

LA DUCHESSE.

Eh bien! vous répondrez, prince, par des victoires,
Et vous les verrez tous fléchir sous votre loi.

LE DUC.

Mes vœux sont d'un guerrier, mes devoirs sont d'un roi;
Et la raison d'état, dans ses sombres maximes,
N'a bien souvent aux rois ordonné que des crimes.
Mais je sais toutefois que des peuples aigris
Les supplices jamais n'ont changé les esprits;
Et ma puissance, encor précaire et contestée,

Ne fut par la rigueur que trop mal cimentée :
Je sens que la clémence est mon premier devoir....
Mais on vient....

LA DUCHESSE.

Ah ! seigneur, j'embrasse cet espoir.
Le vainqueur de Crécy, trop plein de sa vengeance,
A la voix d'une épouse écouta la clémence ;
Lorsqu'une épouse en pleurs vous invoque aujourd'hui,
Le vainqueur de Verneuil fera-t-il moins que lui ?

SCÈNE V.

LE COMTE DE BEAUVAIS, LE COMTE DE WARWICK, LE DUC DE BEDFORD, TALBOT.

LE DUC.

Illustres défenseurs des droits de l'Angleterre,
Qui, long-temps éprouvés dans la paix, dans la guerre,
Du pouvoir avec moi portez le noble faix,
Intrépide Talbot, Warwick, et vous, Beauvais,
Lorsque l'état, commis aux soins de ma prudence,
Dans les remparts de Londre appela ma présence,
Nous triomphions ; la Loire allait subir nos lois ;
Orléans succombait ; et le dernier Valois,
Sans appui, sans espoir, errant de ville en ville,
Déjà loin de la France implorait un asile.
Un an s'est écoulé ! j'arrive, et je ne vois
Dans nos camps dispersés que le trouble et l'effroi !

Nous fuyons !.... Une femme a renversé l'ouvrage
Qu'avait durant quinze ans élevé le courage !
Mais, captive aujourd'hui, les juges de la foi
De mensonge et d'erreur l'accusent près de moi.
Dans le choix d'un parti, que faut-il que je fasse?
Qu'un prestige imposteur ait servi son audace,
Ou qu'elle ait d'un vain zèle écouté le transport,
Parlez, et sans détours prononcez sur son sort.
La vérité qu'aux rois déguise un faux langage,
Des fidèles sujets est le plus bel hommage.

LE COMTE DE BEAUVAIS.

Vous nous imposez, prince, un devoir rigoureux.
D'un noble chevalier, d'un guerrier généreux
Le cœur jugera-t-il avec indifférence,
Un sexe dont l'honneur lui remet la défense?
Mais les cieux offensés font entendre leur voix,
Mais le trône en danger réclame ici ses droits.
Qui d'entre nous plaindrait une altière ennemie,
Dans sa coupable erreur toujours plus affermie?
Quand son audace outrage et l'état et la foi,
Quand tout l'accuse enfin, qui la défendrait?

TALBOT.

Moi.

Moi, seigneur!.... Mais parlez.

LE COMTE DE BEAUVAIS.

C'est au nom du ciel même
Que des ministres saints le tribunal suprême,

Assemblé dans ces murs, demande qu'aujourd'hui
L'objet d'un juste effroi paraisse devant lui.
Eh ! comment des enfers, qui secondaient sa rage,
A des revers si grands méconnaître l'ouvrage?
Le ciel avait, quinze ans, protégé nos succès.
Du toit le plus obscur, dans les rangs des Français,
Une femme sans nom tout à coup s'est montrée,
De charmes imposteurs à tous les yeux parée ;
« Un Dieu même, dit-elle, a suscité son bras ;
» Un Dieu parle à son cœur, un Dieu guide ses pas ; »
Elle marche ; et l'effroi que sèment ses prestiges
Fait céder la valeur devant ses faux prodiges !.....
Mais le courroux des cieux, confondant les enfers,
Rompt enfin ses complots et la met dans nos fers.
Est-ce à nous aujourd'hui d'épargner l'imposture?
Des autels profanés oublîrons-nous l'injure,
Et, laissant impuni le plus noir attentat,
Mettrons-nous en péril le salut de l'état?
Déjà, plus d'une fois osant briser sa chaîne,
Dans le camp de Valois elle eût porté sa haine,
Si le ciel n'eût trompé ce funeste dessein.
Vous le savez, ces murs enferment dans leur sein
Un peuple de tout temps aux Anglais peu docile ;
La guerre nous entoure, et non loin de la ville
Le fier Dunois, suivi de quelques bataillons,
Cette nuit est venu porter ses pavillons :
Eh ! quel danger pour nous, si, dès demain peut-être,
Dans les rangs ennemis elle allait reparaître !
Qui sait, si quelque jour nous ne la verrions pas

Jusqu'aux rives des mers transporter les combats,
Et, rejetant sur nous tous les maux de la guerre,
Dans ses ports menacés poursuivre l'Angleterre!
Tout l'état par ma voix vous parle; et sur vos pas
Vous avez entendu le cri de vos soldats.
Étouffez des Valois la dernière espérance;
Du trône et de l'autel assurez la défense,
Que, par le ciel instruits, les juges de la foi
Dévoilent aux mortels, frappés d'un saint effroi,
Les noirs enchantemens, les affreux sortiléges,
De nos revers passés instrumens sacriléges,
Et, démasquant le crime à leurs pieds confondu,
Rendent à nos drapeaux l'éclat qu'ils ont perdu!

LE COMTE DE WARWICK.

Oui; la pitié sans doute a des droits sur notre âme:
Mais faut-il s'avouer vaincus par une femme?
Je le dis à regret; c'est au saint tribunal
De détruire un mensonge à nos armes fatal.
L'honneur à ce parti lui-même nous engage...,

TALBOT.

Qu'entends-je! de l'honneur voilà donc le langage!
Une femme est l'objet d'un si noble courroux!...
Ce triomphe barbare est-il digne de nous?
Eh! que diraient un jour l'Angleterre et la France!
Entendez-vous déjà cette affreuse sentence?....
« La gloire leur montrait la palme des héros:
» La fureur dans leurs mains mit le fer des bourreaux.... »
Mais des juges sacrés l'austère voix accuse

Celle qu'absout la gloire, ou que le zèle excuse?
J'honore les mortels dont les pieuses mains
Offrent au Dieu de paix l'hommage des humains :
Mais, peu soumis aux lois des envoyés de Rome,
Du ministre de Dieu je sais distinguer l'homme,
Et je laisse au vulgaire, en sa stupide erreur,
Adorer leurs décrets, et bénir leur fureur.
Oublîrons-nous ici, qu'insolemment rebelle
Le même tribunal, dont on vante le zèle,
Naguère, au nom des cieux, osa plus d'une fois
Des trônes ébranlés précipiter les rois?
Et voulons-nous encor, tremblans de leur menace
A d'autres attentats enhardir leur audace?....
Eh! quels sont les forfaits qui, si je vous en crois,
De la jeune guerrière ont terni les exploits?
Une femme sans nom brava notre puissance?
Qu'importe le hasard d'une obscure naissance?
Par des faits immortels, gloire à qui s'ennoblit!
Dans un lâche repos honte à qui s'avilit!.....
On dit que, sur ses pas renversant les obstacles
Les enfers conjurés prodiguaient les miracles?
Ainsi donc tour à tour, un art insidieux
Fait agir à son gré les enfers et les cieux!
J'ose juger aussi de l'esprit qui l'anime :
Un noble dévouement, un transport magnanime,
Le zèle pour son roi, l'amour de son pays,
La gloire, qui brillait à ses yeux éblouis,
La gloire, dont la voix enfante les prodiges,
Voilà tous ses forfaits! voilà tous ses prestiges!

J'ignore si l'erreur égara ses esprits ;
Mais enfin l'échafaud en sera-t-il le prix?
Est-ce aux ministres saints, si le ciel s'en offense,
D'usurper en son nom le soin de sa vengeance ?
Le meurtre honore-t-il le père des mortels ?
Et les bûchers pour lui sont-ils donc des autels ?...
On veut que de l'état le péril manifeste
Fasse taire le cri d'une pitié funeste ?
Votre captive un jour peut, libre de ses fers,
Repousser nos drapeaux jusqu'au-delà des mers ?
D'un héros, sous ses traits, j'admire le courage :
Mais du sort, comme nous, elle a connu l'outrage ;
La victoire une fois a trahi sa valeur....
Eh bien ! d'un noble hommage honorons le malheur !...
Vos soldats à grands cris appellent la vengeance :
Qui de nous avec eux n'est pas d'intelligence ?
Mais la vengeance, prince, est dans nos seules mains,
L'honneur devant nos pas en ouvre les chemins.
Paraissez ; et, fidèle à votre renommée,
Venez de vos regards échauffer votre armée ;
Marchez à notre tête, et dirigez nos bras.
Allons tenter encor le destin des combats ;
Et, de quelque côté que penche la victoire,
Sachons vaincre sans honte ou mourir avec gloire.

LE DUC.

Il suffit ; j'ai pesé vos différens avis.
Le zèle les dicta ; l'estime en est le prix.
J'ordonnerai bientôt du sort de ma captive....

Du comte de Dunois un message m'arrive ;
Sur ma foi dans ces murs il demande à me voir.
Je conçois ses motifs et le veux recevoir ;
Un autre soin me porte à souhaiter sa vue.
Qu'il vienne ; et qu'une trêve, entre nous convenue,
Jusqu'à la fin du jour suspende les combats.
Allez, brave Talbot, au-devant de ses pas ;
C'est ainsi que je dois honorer sa vaillance....
Noble Warwick, je fie à votre vigilance
La garde de la ville et celle de ces lieux :
Allez : sur l'intérêt et du trône et des cieux,
Je veux quelques instans me consulter moi-même ;
Et vous saurez alors ma volonté suprême.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE BEAUVAIS, LE COMTE DE WARWICK.

LE COMTE DE WARWICK.

Ainsi donc, enchaînant le plus juste courroux,
Tout conspire à la fois à retenir nos coups!
O honte, qui toujours vit au fond de mon âme!
O vengeance! ô fureur!... à l'aspect d'une femme
Qui? moi! réduit à fuir, d'un immortel affront
Sous les murs d'Orléans j'ai vu charger mon front!
Et jusque dans les fers la coupable impunie
Semble insulter encore à mon ignominie!

LE COMTE DE BEAUVAIS.

Et Talbot nous trahit! et tandis qu'il parlait,
Le duc, sous un front calme, en vain dissimulait
La pitié dont son cœur savait mal se défendre!
J'ai vu dans tous ses traits le trouble se répandre.
Quoi! pourrait-il soustraire au tribunal sacré?...



LE COMTE DE WARWICK *interrompant.*

Mais du tribunal même êtes vous assuré?
Et, quoi qu'il faille oser, nous sera-t-il fidèle ?

LE COMTE DE BEAUVAIS.

Je ne vous flatte point. La ferveur d'un saint zèle,
Au gré de nos desseins, en guide la moitié;
Le reste semble encor, soit remords ou pitié,
Plaindre la prisonnière et s'effrayer d'avance.
Quel sera donc sur eux l'effet de sa présence !

LE COMTE DE WARWICK.

Tout nous dit de hâter un coup trop incertain.
Ne quittons pas le duc; et qu'il prononce enfin
Avant que jusqu'à lui quelque indice en parvienne,
Avant qu'ici Dunois arrive et l'entretienne !...
Que veut-il dans ces murs ? il vient, n'en doutons pas,
D'une tête coupable écarter le trépas...,

LE COMTE DE BEAUVAIS.

On entre !... c'est lui-même !... évitons sa présence.
Le duc, vous le voyez, penche vers la clémence.
Sortons; et, redoublant la honte qui l'aigrit,
Par des soupçons nouveaux entraînons son esprit.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LE COMTE DE DUNOIS, TALBOT, CHEVALIERS FRANÇAIS, CHEVALIERS ANGLAIS.

(Le comte de Dunois et Talbot entrent en se tenant par la main. Les Chevaliers aglais et français se rangent de chaque côté du théâtre.)

TALBOT aux Chevaliers anglais, avec noblesse, et rapidement.

Anglais, puisque la trêve, en suspendant la guerre,
Réunit un moment la France et l'Angleterre,
Allez, que d'un héros les braves compagnons
Reçoivent les honneurs que méritent leurs noms.
Tel est des chevaliers l'auguste caractère!
L'ennemi désarmé pour eux n'est plus qu'un frère....
Allez, et que le duc soit instruit par vos soins
Que Dunois veut ici lui parler sans témoins.

(Les Chevaliers se retirent.)

SCÈNE III.

LE COMTE DE DUNOIS, TALBOT.

LE COMTE DE DUNOIS.

Magnanime étranger dont la France révère
Et la haute vaillance et l'équité sévère,
Que m'avez-vous appris!.... Ainsi tant de guerriers
Que la gloire aux combats ceignit de ses lauriers,

Poursuivent sans pudeur l'innocence opprimée !
Et Talbot soutient seul l'honneur de son armée !......
Ah ! seigneur, au moment où, choisi par mon roi,
Je viens défendre ici la valeur et la foi,
Que je dois m'applaudir du plus noble suffrage !
Qu'il honore l'objet que l'injustice outrage !
L'estime n'est pour vous qu'un trop faible retour......
Par quel destin jaloux avons-nous vu le jour,
Vous, près de la Tamise, et moi, près de la Seine !
Et, d'un devoir sacré lorsque la loi m'entraîne,
Me faut-il, malgré moi, combattre en ennemi
Le héros que Dunois eût cherché pour ami ?

TALBOT.

Dès long-temps mon estime a prévenu la vôtre,
Seigneur ; soyons amis...... mais dignes l'un de l'autre.
Quels que soient des combats les succès incertains,
Laissons faire le ciel et suivons nos destins.
Si l'antique Albion, sous vos coups terrassee,
Devait pleurer un jour sa splendeur éclipsée,
Avant ce jour fatal, prince, j'aurais vécu.
Dans ce débat illustre ou vainqueur ou vaincu,
Je me flatte du moins que l'équitable histoire,
De l'oubli du tombeau préservant ma mémoire,
En ses nobles récits unira quelquefois
L'heureux nom de Talbot au grand nom de Dunois......
Ah ! lorsque, détestant une affreuse vengeance,
Mon cœur de l'infortune embrasse la défense,
Honorez moins, seigneur, un si vulgaire effort :

Je le dois à moi-même, et surtout à Bedford.
Je sais trop qu'une injuste et fausse politique
Balance dans son cœur cette franchise antique,
Ces nobles sentimens de générosité,
Qu'inspirent la vertu, le malheur, la beauté;
Mais je ne croirai pas qu'indignement barbare
Il souscrive à l'arrêt que la haine prépare :
Et déjà l'héroïne a vu finir le cours
Des rigueurs qui long-temps ont accablé ses jours;
Déjà dans ce palais on vient de la conduire......

LE COMTE DE DUNOIS.

Ciel propice! à mes yeux quel espoir tu fais luire!
Quoi! je la reverrais! j'entendrais ses accens!....
La joie et la douleur ont troublé tous mes sens.

TALBOT.

Près de quitter ces lieux, j'étais sur son passage :
Immobile, étonné, j'observais son visage....
Calme au sein du malheur, une noble fierté
De ses traits si touchans relevait la beauté;
On eût dit qu'un rayon de la gloire céleste
D'un pur et doux éclat ornait son front modeste;
Et ses yeux..... (ses yeux seuls!) avec sérénité
S'élevaient au séjour de la Divinité......
Oui, j'en rougis....... J'ai vu tristement enchaînée
La main, qui des combats fixait la destinée.
Mais le duc va bientôt entendre votre voix
Des guerriers, des humains revendiquer les droits,

Tandis que d'un conseil où la vengeance siége
J'irai suivre des yeux la trame sacrilége.
Si le crime conspire, il est temps qu'aujourd'hui
La justice et l'honneur conspirent contre lui......
Voici le duc ; je cours seconder votre zèle,
Et laisse entre vos mains une cause si belle.

SCÈNE IV.

LE DUC DE BEDFORD, LE COMTE DE DUNOIS, GARDES.

LE DUC DE BEDFORD.

Quel que soit l'intérêt qui vous guide en ces lieux,
Peut-il être pour moi de jour plus glorieux,
Prince? Que j'aime à voir, non plus fier et terrible,
Mais le front désarmé, mais le regard paisible,
L'illustre et jeune preux qui, dès ses premiers pas,
Retrace Duguesclin blanchi dans les combats.
Quel motif à ma cour aujourd'hui vous attire?
Parlez, seigneur..... et vous, gardes, qu'on se retire.

LE COMTE DE DUNOIS.

Avant que d'accomplir les ordres dont mon roi
Daigne ici près de vous se reposer sur moi,
Souffrez que, satisfait, prince, de votre estime,
Je ne m'égale pas au Français magnanime
Qui, du plus saint respect honoré parmi nous,
Vit dans le souvenir d'un guerrier tel que vous.

Souvenir glorieux! destin digne d'envie!
Heureux après sa mort, heureux pendant sa vie,
Si Duguesclin, seigneur, a connu les revers,
Votre aïeul Édouard jadis brisa ses fers....
(Tant la haine aux grands cœurs fut toujours étrangère!)
Ce qu'a fait Édouard, on vous l'aurait vu faire....
Et Valois aujourd'hui ne peut craindre un refus,
Lorsqu'il a dans ses vœux compté sur vos vertus.
Prince, vous le savez; une simple bergère,
Du ciel qui la guidait docile messagère,
Incapable de feinte, incapable d'effroi,
Ainsi que Duguesclin, fut l'appui de son roi.
Le sort, ainsi que lui, la jeta dans les chaînes....
(Qui peut fixer du sort les faveurs incertaines?)
Mais tant de nobles faits, et tant d'heureux exploits
Sur l'âme d'un héros n'ont pu perdre leurs droits.
Ah! faut-il qu'une lâche et perfide imposture
S'efforce de ternir une vertu si pure!
Fidèle à sa patrie et soumise à son Dieu,
Aux conseils, aux combats, en tout temps, en tout lieu
(J'en atteste l'honneur), j'ai vu briller en elle
Un courage au-dessus d'une simple mortelle.
Un vain prestige enfin eût-il trompé nos yeux,
Qui sauve son pays est inspiré des cieux....
Si j'en dois cependant croire la renommée,
L'avis de vos conseils, les cris de votre armée
Sollicitent de vous un ordre trop fatal;
On dit qu'au nom du ciel, un sanglant tribunal,
Trop souvent redoutable à l'innocence même,

S'apprête à la frapper d'un coupable anathème.
Mais, prince, puis-je ici m'expliquer sans détour ?
De quel droit prétend-on attenter sur ses jours ?
Si l'intérêt des cieux, si leur cause sacrée
Aux juges de la foi veut qu'elle soit livrée,
La justice à son tour veut qu'à ses ennemis
Le choix du tribunal ne puisse être remis.
Mais, si de la vengeance et surtout de la crainte
Le cœur d'un chevalier ne peut sentir l'atteinte,
Si le duc de Bedford, en loyal ennemi,
Ne veut point se montrer généreux à demi,
Je viens, au nom de Charle et de la France entière,
Proposer la rançon d'une illustre guerrière :
J'attends votre réponse ; et je ne veux, seigneur,
Pour arbitre avec vous choisir que votre honneur.

LE DUC DE BEDFORD.

Prince, si le destin, favorable à ma gloire,
M'avait livré Dunois trahi par la victoire,
Je lui rendrais, sans crainte et sans ressentiment,
Le fer, de ses hauts faits honorable instrument.
Mais, puisqu'un nom sacré, dont Valois s'autorise,
D'une obscure mortelle a couvert l'entreprise,
C'est à d'autres qu'à moi, c'est aux ministres saints
De juger si le ciel inspira ses desseins.....
Toutefois, je réprime une juste colère :
Charles n'est rien pour moi, prince ; je veux complaire
Au héros, qu'à regret je vois marcher sous lui....
Prêt à remplir vos vœux, je peux dès aujourd'hui

Remettre la captive au pontife suprême :
Arbitre souverain, qu'il prononce lui-même !...
Mais les soins de l'état, à ma garde commis,
Veulent qu'à la clémence ici je mette un prix.

LE COMTE DE DUNOIS *vivement.*

Parlez.

LE DUC DE BEDFORD.

Mille guerriers que je ferai connaître,
Me seront à l'instant rendus par votre maître.

LE COMTE DE DUNOIS *vivement.*

Vous demandez beaucoup... Nos plus braves rivaux
Iraient donc librement rejoindre vos drapeaux !...
Mais on ne verra point les enfans de la France
Compter les ennemis qu'affronte leur vaillance :
Je souscris à vos vœux, et j'en donne ma foi.

LE DUC DE BEDFORD.

Trop long-temps la captive a répandu l'effroi :
Pour rassurer enfin l'Angleterre alarmée,
Dix otages, par moi choisis dans votre armée,
Me répondront qu'un jour on ne la verra pas
Fuir encor sa retraite et chercher les combats.

LE COMTE DE DUNOIS *hésitant.*

Dix otages, par vous choisis dans mon armée !
Et de l'honneur pour eux la carrière fermée ?...
Mais l'honneur est partout où la patrie en pleurs,
Où la vertu souffrante appellent les grands cœurs ;

Il est dans les fers même... et, j'ose ici le croire,
Mes guerriers d'un tel choix brigueraient tous la gloire.
Quels faits plus éclatans pourraient dans l'avenir
Illustrer de leurs noms le noble souvenir!

LE DUC DE BEDFORD.

Eh bien! dès ce moment ne craignez plus pour elle
Et d'un accord heureux portez-lui la nouvelle.

LE COMTE DE DUNOIS.

Je pourrais?...

LE DUC DE BEDFORD.

Elle va s'offrir devant vos yeux....

(En allant vers le fond du théâtre.)

Gardes, que ma captive, admise dans ces lieux,
Du prince librement puisse se faire entendre....

(Au comte de Dunois.)

C'est d'elle, c'est de vous que son sort va dépendre;
Voyez-la... Cependant, ne puis-je dans ma cour,
Seigneur, vous retenir jusqu'à la fin du jour?
La duchesse avec moi s'applaudit et s'honore
De revoir un héros que tant d'éclat décore,
Qui, sur les mêmes bords, né des mêmes aïeux,
De deux peuples rivaux attache tous les yeux.
Moi-même, profitant du jour qui nous rassemble...
Mais j'entends la captive, et je vous laisse ensemble.

(Il sort.)

SCÈNE V.

JEANNE D'ARC, LE COMTE DE DUNOIS,
GARDES.

LE COMTE DE DUNOIS.

C'est elle!... justes cieux! la douleur, le respect
Remplissent tout mon cœur, ému de son aspect.
(Les Gardes qui précèdent Jeanne d'Arc se retirent.)

JEANNE D'ARC en entrant.

O du trône français l'appui le plus fidèle,
Est-ce vous?... Quoi, seigneur, touché d'un noble zèle,
Vous venez dans ces murs adoucir mon malheur!
Mon cœur peut-il encor s'ouvrir à la douleur?
Dans l'horreur des cachots long-temps abandonnée,
D'étrangers, d'ennemis sans cesse environnée,
Qu'avec un plaisir pur, du héros des Français
Je revois les couleurs, je reconnais les traits!...
Ah! prince, dissipez mes trop longues alarmes.
Le ciel, toujours propice, a-t-il béni nos armes?
Le ciel a-t-il veillé sur les jours de mon roi?
Mes vœux sont-ils remplis?... parlez, rassurez-moi.

LE COMTE DE DUNOIS.

Guerrière généreuse, autant qu'infortunée,
Quoi! d'indignes liens vous tiennent enchaînée,
Et votre âme, oubliant les maux qu'elle a soufferts,

Ne voit que son roi seul, et ne voit pas ses fers !
Calmez-vous... il respire ; et, pleins de votre image,
Les Français ont juré d'accomplir votre ouvrage...
Mais Charles, sur le trône accablé de douleurs,
Déplore des succès payés par vos malheurs ;
C'est lui, qui dans ces lieux m'ordonne de me rendre ;
Et, pour briser vos fers, j'allais tout entreprendre...
Mais le duc a du moins rempli l'un de mes vœux ;
Et, quel que soit l'espoir d'un tribunal affreux,
Remise entre les mains du pontife suprême,
Qui d'entre nous n'irait vous défendre lui-même !

JEANNE D'ARC.

J'irai, n'en doutez pas, seule et d'un front serein,
Invoquer de sa bouche un décret souverain...
Mais, seigneur, à quel prix, étouffant la vengeance,
Le duc a-t-il daigné mettre tant d'indulgence ?

LE COMTE DE DUNOIS.

L'effroi de votre nom glace encor ses soldats ;
On vous craint ; et Bedford, je ne le cèle pas,
Demande, que jamais le glaive de la guerre
N'arme un bras si souvent fatal à l'Angleterre.

JEANNE D'ARC.

Tant d'éclat touche peu ce cœur infortuné,
Vers le toit paternel dès long-temps entraîné.
Le Dieu qui me guida, le Dieu que j'en dois croire,
Réserve à d'autres mains d'achever la victoire :

Je ne marcherai plus sur vos pas glorieux !...
Et je puis le promettre en présence des cieux.

LE COMTE DE DUNOIS.

Le duc, de votre foi veut encor d'autres gages.
La France doit pour vous remettre dix otages,
Et parmi les Anglais que nous livra le sort
Rendre mille guerriers que choisira Bedford.

JEANNE D'ARC.

J'admirais, qu'abjurant une haine homicide,
L'Angleterre oubliât l'intérêt qui la guide...
Puisque telle est, seigneur, sa générosité,
Mon sang à si haut prix serait trop acheté.

LE COMTE DE DUNOIS.

O ciel ! de ce discours que faut-il que je pense ?

JEANNE D'ARC *avec chaleur.*

Qui ? moi, d'un tel échange accepter l'espérance ?

LE COMTE DE DUNOIS *avec noblesse.*

Je n'ai fait que remplir les ordres de mon roi.

JEANNE D'ARC *vivement.*

J'aurais fait comme vous... Vous feriez comme moi.
Que Charles, de ses vœux pressant ma délivrance,
Oublie en ma faveur l'intérêt de la France,
Il le peut : mais, seigneur, est-ce à moi d'oublier

L'intérêt qu'à mes jours il veut sacrifier?
Quoi! les plus fiers guerriers que la Tamise vante,
Qui, jusques à la Loire, ont porté l'épouvante,
D'un impuissant courroux frémissent dans nos fers!
L'intrépide Talbot, plus grand dans les revers,
Lui seul de nos rivaux retarde la ruine!
Et Valois, quand déjà leur puissance décline,
De leurs plus braves chefs briserait les liens,
Et, d'un parti vaincu délivrant les soutiens,
Remettrait en péril le salut de la France!...
Le soldat, je le sais, peut avec assurance,
Partout où vous serez, affronter les combats :
Le pourra-t-il, partout où vous ne serez pas ?
Et des flots de son sang ma patrie arrosée,
Pour moi de plus de sang sera-t-elle épuisée!...
Non, seigneur... ah! plutôt, quittez ces tristes lieux ;
La France appelle ailleurs vos destins glorieux :
L'Éternel (si telle est sa volonté suprême)
Saura, dans ce danger, me secourir lui-même ;
Hé! n'a-t-il pas, du glaive armant mes faibles mains,
D'Orléans sous mes pas aplani les chemins!...
Grand Dieu, des Philistins quand la haine cruelle
Outrageait le vengeur de ton peuple fidèle,
Il éleva vers toi, d'un saint zèle enflammé,
Son front souillé de cendre et son bras désarmé ;
Et du temple, témoin de leurs coupables fêtes,
La voûte, en s'agitant, s'écroula sur leurs têtes....
Eh bien! si de mes vœux la pieuse ferveur
Peut encor de tes dons m'obtenir la faveur,

Parle !... et de ce palais franchissant les murailles,
Libre d'indignes fers, au milieu des batailles,
J'irai, j'irai du moins, couronnant mes travaux,
Voir en mourant l'Anglais fuir devant nos drapeaux.

LE COMTE DE DUNOIS.

Que votre âme, à mes yeux, généreuse guerrière,
En cet affreux moment se peint bién toute entière !
Vous le voulez ?.. Eh bien ! laissons de vains discours.
Oui ; je vais vous quitter... mais pour sauver vos jours.
Écoutez-moi. La nuit met un terme à la trêve.
Dès l'heure où du soleil le tour entier s'achève,
De nombreux bataillons, rassemblés par Valois,
Vont, par divers chemins dirigés à la fois,
Au pied des monts voisins s'unir à mon armée,
D'une juste fureur toute entière animée ;
Et le brave Gaucour, par des avis plus sûrs,
Doit bientôt m'annoncer qu'ils marchent vers ces murs.
Deux soldats ennemis à mes fières cohortes
Du château cette nuit doivent ouvrir les portes :
Et, tandis que l'Anglais campé sous les remparts,
Assailli, terrassé, rompu de toutes parts,
Tombera sous les coups du valeureux Saintrailles,
Suivi de mes guerriers et maître des murailles,
A travers les débris d'un palais odieux
Je m'ouvrirai vers vous un chemin glorieux.....
Mais pourrai-je, malgré l'effort le plus rapide,
Arrêter le complot d'un conseil parricide,
Ou d'un lâche assassin prévenir la fureur ?

De quels tristes regrets, ô ciel ! de quelle horreur
Ma fatale victoire alors serait suivie,
Si mes yeux !.....

JEANNE D'ARC avec la plus grande chaleur.

Laissons-là l'intérêt de ma vie !
Quoi ! ces superbes murs vont s'ouvrir devant vous,
Et le soin de mes jours arrêterait vos coups !
Marchez ; et que tout cède à votre ardeur guerrière,
Je bénirai le ciel, à mon heure dernière,
Si les cris des vainqueurs et le nom de mon roi
Venaient sur l'échafaud retentir jusqu'à moi.

LE COMTE DE DUNOIS.

Ah ! de ce cœur si fier quand l'invincible audace
Brave en paix les dangers dont le sort vous menace,
Noble héroïne, est-il un guerrier parmi nous,
Qui, prêt à tout oser, ne frémisse pour vous ?
C'est sur vos jours sacrés que leur espoir se fonde.
Naguère encor frappés d'une stupeur profonde
Au seul bruit répandu que vous portiez des fers,
Comment soutiendraient-ils un plus affreux revers ?
Oui, nous craignons de voir un malheur si funeste
De leur antique ardeur éteindre enfin le reste,
Et l'Anglais, tant de fois dispersé sous vos yeux,
Ébranler de Clovis le trône glorieux !

JEANNE D'ARC avec la plus grande chaleur.

Le trône, où des Français l'étendard se déploie,
D'un vain flot d'ennemis pourrait être la proie !.....

L'éternel jusque là n'a point abandonné
Un peuple par l'honneur en tout temps gouverné,
Un peuple généreux, dont le noble courage
Tant de fois a brisé le joug de l'esclavage.
Les Français, sur vos pas toujours victorieux,
Ne démentiront pas le nom de leurs ayeux.
C'est en nos champs, dit-on, qu'un héroïque zèle
Arrêta le torrent de l'Arabe infidèle;
C'est de nos bords, qu'armé d'un fer religieux
S'élança de Sion le conquérant pieux....
O vous, à qui je dois et mes vœux et ma vie,
Je vous atteste ici, Dieu, monarque, patrie,
Liberté, liberté !..... quels ennemis jaloux
Retarderaient les jours qui vont briller pour nous !
Est-ce au brave Dunois, est-ce à mon frère d'armes
D'abandonner son cœur à de vaines alarmes ?
Du destin de l'état suis-je le seul appui ?
Hé ! qu'importe à l'état, si je meurs aujourd'hui !
Le Dieu vivant, le Dieu qui vous prit sous sa garde,
Au milieu des combats vous guide et vous regarde.
Invisibles aux yeux des profanes humains
Les esprits immortels vous ouvrent les chemins.
Oui, c'est vous dont la main, par le ciel affermie,
Chassera de nos bords une race ennemie !
Le trône, relevé par vos nobles succès,
Va bientôt sous son ombre unir tous les Français :
Et que puisse, à l'abri des haines intestines,
La France, libre enfin, sortir de ses ruines !....

(Les Gardes paraissent au fond du théâtre.)

Recevez mes adieux, et portez à mon roi
Les plus purs sentimens de ma constante foi.
Si je meurs, après moi je laisse dans les larmes
Une mère, livrée aux plus tristes alarmes,
Un père, que mon sort accable de douleur !....
Sous l'appui de mon roi je remets le malheur,
Et son cœur à ma voix ne peut être insensible....
Mais l'heure fuit ; j'abrège un adieu trop pénible....
Combattez, triomphez !.... le ciel peut aujourd'hui,
Puisqu'il remplit mes vœux, me rappeler vers lui.

(Elle sort, conduite par les Gardes.)

SCÈNE VI.

LE COMTE DE DUNOIS seul.

Il ne permettra pas un si noir sacrifice ;
Oui, j'en crois sa clémence ; oui, j'en crois sa justice.
Voyons le duc.... Blessé d'un noble dévouement,
Si son cœur n'écoutait qu'un fier ressentiment,
De mes braves guerriers n'enchaînons plus le zèle.
Français, vous me suivrez ! .... la gloire vous appelle ;
Dieu le veut ; soyez prêts, et sauvez avec moi
La beauté qui sauva sa patrie et son roi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE *.

LE COMTE DE BEAUVAIS, LE COMTE DE WARWICK.

LE COMTE DE BEAUVAIS.

Ah! retenez, seigneur, une aveugle colère!
Dans ce palais, du moins, sachez feindre et vous taire.
Où portiez-vous vos pas? quel est votre dessein?
Modérez-vous.

LE COMTE DE WARWICK.

Comment renfermer dans mon sein
La fureur dont en vain je voudrais me défendre!
Lui-même il veut la voir! Lui-même il veut l'entendre!
Des pleurs de la duchesse à toute heure obsédé,
Aux offres de Dunois son cœur avait cédé;
Et lorsque, repoussant une insigne clémence,
L'orgueilleuse captive insulte à sa puissance,

* Cette première scène se supprime au théâtre.

D'un entretien secret il daigne l'honorer !
Par ses yeux, à l'en croire, il prétend pénétrer
Les ressorts que nous voile un profond artifice !
Il le doit à sa gloire, et même à sa justice !..
Quoi ! ne voyez-vous pas qu'il cherche à se cacher
La pitié, dont son cœur déjà se sent toucher !
Eh ! que fera-t-il donc, s'il flotte, s'il hésite ?
Lorsqu'enfin devant lui, sous un masque hypocrite,
De l'art le plus affreux déguisant la noirceur,
Il la verra, s'armant d'une feinte douceur,
De la simple innocence emprunter tous les charmes ?..

LE COMTE DE BEAUVAIS.

Moi-même, je ne puis vous taire mes alarmes.
Envoyé par le duc, et chargé de la voir,
Je l'avoûrai, j'ai peine encore à concevoir
D'un prestige inouï l'ascendant invincible.
D'où vient que la pitié m'a pu trouver sensible ?
D'où vient que tout mon cœur en secret a frémi ?..
Fixe dans mes desseins et contre elle affermi,
J'arrive... et tout à coup, (comme si le ciel même
Eût enchaîné mes sens par un pouvoir suprême,)
Aux éclairs de ses yeux plein d'un muet effroi,
Au son de sa parole attendri malgré moi,
J'ai senti dans mon âme étonnée, incertaine,
S'affaiblir les transports du zèle qui m'entraîne.
Troublé, demi-vaincu, la fuite m'a sauvé ;
Et seul enfin, l'esprit vers les cieux élevé,
De ma faible raison j'ai retrouvé le reste.

LE COMTE DE WARWICK.

D'un charme insidieux puissance trop funeste!
Le duc en pourra-t-il triompher plus que vous?
Et son cœur?.. Je ne sais qui retient mon courroux;
Mais, si je m'en croyais, d'une lâche indulgence
Tout le camp par ma voix...

LE COMTE DE BEAUVAIS, bas au comte de Warwick.

La captive s'avance....

LE COMTE DE WARWICK s'efforçant de se contraindre.

Je sors : et vous viendrez, pour fixer mes projets,
D'un fatal entretien m'apprendre le succès.

SCÈNE II.

JEANNE D'ARC, LE COMTE DE BEAUVAIS, GARDES.

LE COMTE DE BEAUVAIS.

Le prince va bientôt paraître et vous entendre.
Demeurez. C'est ici que vous devez l'attendre.

JEANNE D'ARC, avec une fierté noble et calme.

Il suffit.

SCÈNE III.

JEANNE D'ARC, Gardes.

JEANNE D'ARC.

O! des cœurs éclairés par ta foi
Guide sûr, ferme appui, Dieu tout-puissant, c'est toi
Qui seul, me révélant une langue étrangère,
Inspirais, chez les rois, une simple bergère.
Pleine d'un noble espoir, je t'implore aujourd'hui.
Un superbe ennemi m'appelle devant lui.
Dans son aveugle orgueil, il m'outrage, il t'offense;
Et la main, qui par toi sauva l'antique France,
N'est aux yeux de l'Anglais, blessé de ses revers,
Que l'indigne instrument du pouvoir des enfers.
Si ta voix sur mes pas fit marcher la victoire,
Viens, viens de tes arrêts manifester la gloire!
Prête à ma faible bouche un prophétique accent,
Et confonds des vaincus le courroux impuissant!...
Je ne demande pas que ta bonté propice
Du fiel dont je m'abreuve éloigne le calice.
Dût la mort aujourd'hui se montrer devant moi;
Je l'affrontais sans crainte, et l'attends sans effroi.
Mais, loin des bords heureux, témoins de mon enfance,
Loin des mortels chéris, auteurs de ma naissance,
Si je devais, grand Dieu, terminer mon destin,
J'aurais voulu du moins, les armes à la main,
Sous les murs de Compiègne, au faîte de la gloire,

Par un trépas illustre honorer ma mémoire.
Et je suis dans les fers !... Et, tandis que ma voix
Ne peut plus, des Français animant les exploits,
Rallier leurs drapeaux autour de ma bannière,
J'entends encor, j'entends la trompette guerrière
Appeler la victoire et sonner les combats !
Je vois de toutes parts s'élancer nos soldats,
Et le cri des héros retentit dans mon âme !
O transports !... A travers la poussière et la flamme,
L'étendard de la France a brillé dans les airs.
Oui; je le reconnais !... et je suis dans les fers !...
Le ciel au champ d'honneur ne veut pas que je meure;
Tristes murs, serez-vous ma dernière demeure ?...

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE DE BEDFORD, JEANNE D'ARC,
GARDES au fond.

LA DUCHESSE aux Gardes.

Qu'on détache ses fers, le duc l'ordonne ainsi.
Soldats !... éloignez-vous.

(Les Gardes se retirent.

JEANNE D'ARC.

Ciel ! qui revois-je ici ?
Oui ; telle était sa voix, sa démarche... c'est elle !
O ! qui que vous soyez, généreuse mortelle
Dont la noble pitié, propice à mes malheurs,

De ma longue prison vint charmer les douleurs ,
Parlez ; quel est l'objet de ma reconnaissance ?

LA DUCHESSE.

C'est au sang des Valois que je dois la naissance ;
Du premier de leurs pairs la sœur est devant vous :
La France est mon pays... le duc est mon époux.

JEANNE D'ARC.

Vous ne démentez point le sang qui vous fit naître.
Vos bienfaits... mais comment puis-je les reconnaître ?
Que suis-je, pour coûter une larme à vos yeux !

LA DUCHESSE.

Cessez ; ne perdons pas des momens précieux :
Le soin de vous sauver et m'occupe et m'anime ;
Il me conduit vers vous...

JEANNE D'ARC.

O bonté magnanime !
O faveur, qu'à mes maux le ciel daigne mêler !

LA DUCHESSE.

Le duc, vous le savez, doit ici vous parler...
Il tient entre ses mains votre sort, votre vie ;
Quoi que puisse tenter ou la haine ou l'envie,
L'intérêt de sa gloire enchaîne leurs efforts ;
Mais d'un esprit si fier je connais les transports.
Que la simple candeur, que l'aimable innocence
Fassent, mais sans blesser l'orgueil de la puissance,

Éclater devant lui la foi de leurs discours !
Je répons de son cœur, je répons de vos jours.

JEANNE D'ARC.

Qu'un si généreux soin et m'honore et me touche !
Mais le Dieu qui voulut annoncer par ma bouche
Les prodiges fameux qu'il devait accomplir,
De son esprit encor daignera me remplir.
De ses dons glorieux, de sa faveur insigne,
Trop ingrate mortelle, eh quoi ! serais-je digne,
Si dans un tel moment le salut de mes jours
Imposait à ma voix de timides détours ?
Que peut-on sur mon sort, que peut-on sur ma vie,
Si le ciel ne permet qu'elle me soit ravie ?
Rassurez-vous. Le duc va connaître mon cœur....
Comme il est sans reproche, il est aussi sans peur.

LA DUCHESSE.

Jeune héroïne, hélas ! que je crains, que j'admire
Ce courage imprudent que l'innocence inspire !
Ah ! si mes vœux sur vous... Mais le prince paraît.
Je vous laisse avec lui, je m'éloigne à regret...
Adieu !... Puisse du moins, démentant mes alarmes,
Le ciel à vos accens prêter de nouveaux charmes !

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LE DUC DE BEDFORD, JEANNE D'ARC.

LE DUC *à part, en entrant.*

La voici ! quels regards et quel maintien.... Eh quoi !
C'est donc là cet objet et de haine et d'effroi !
Se peut-il ?.. Mais chassons un trouble involontaire,
Et pénétrons enfin cet étrange mystère.

(*A Jeanne d'Arc.*)

Le cri d'un peuple entier s'élève contre vous.
Si je l'en crois, le ciel voit d'un œil de courroux
Les autels outragés, l'imposture impunie.
Des ministres de Dieu dans ces murs réunie
L'assemblée, à mon ordre, est prête à vous juger.
Maître de vous punir ou de vous protéger,
Aux vengeurs de la foi que tout chrétien révère,
Seul je puis vous livrer, seul je puis vous soustraire.
Inflexible au mensonge, indulgent à l'erreur,
J'ai voulu, par mes yeux lire dans votre cœur.
Parlez ; de quels parens tenez-vous la naissance ?
Quelle voix a pris soin d'instruire votre enfance ?
Quel pressant intérêt, quels conseils imprudens,
D'une retraite obscure, à la fleur de ses ans,
Tout à coup arrachant une fille timide,
A la cour, aux combats, vous servirent de guide ?

Quel ressort inouï, quel art prodigieux,
Égarant les esprits et fascinant les yeux,
Dans le camp de Valois rappelant le courage,
Ont, pour quelques instans retardé son naufrage,
Et des tours d'Orléans pressé de toutes parts
Jusqu'aux autels de Reims conduit ses étendards?
Parlez.

(Il s'assied.)

JEANNE D'ARC, avec une noble fierté.

Si dans ce jour une aveugle furie,
Prince, par ses clameurs n'attaquait que ma vie,
Celle qu'à la vengeance on veut sacrifier
Dédaignerait le soin de se justifier.
Mais au Dieu dont je tiens ma force et mon courage,
Guerrière, je dois rendre un noble témoignage,
Je le dois, je le veux, et ma voix, sans détours,
De ma vie à vos yeux va présenter le cours.
Mon nom vous est connu... Depuis que je suis née,
L'hiver n'a pas vingt fois vu s'achever l'année.
Sous un rustique toit Dieu cacha mon berceau :
Non loin de Vaucouleurs, quelques prés, un troupeau,
Des auteurs de mes jours composaient la richesse;
Le travail de leurs mains nourrissait leur vieillesse.
Docile à leurs leçons, heureuse à leur côté,
Mon enfance croissait dans la simplicité;
Et bergère, comme eux j'errais sur les montagnes,
Chantant le nom du Dieu qui bénit les campagnes.
Chaque jour cependant jusqu'à nous apportés,

Des bruits affreux troublaient nos hameaux attristés :
On disait qu'inondant et nos champs et nos villes,
L'Anglais, à la faveur de nos haines civiles,
Allait bientôt, brisant nos remparts asservis,
Saper les fondemens du trône de Clovis,
Et, de la Loire enfin franchissant la barrière,
Sur les murs d'Orléans arborer sa bannière...
Des maux de mon pays en secret tourmenté,
Tout mon cœur s'indignait jour et nuit agité;
Et du bruit des combats au milieu des prairies,
Seule, j'entretenais mes longues rêveries.
Uu soir (il m'en souvient), de la cime des monts
L'orage, en s'étendant, menaçait nos vallons;
Tout fuyait.... Près de là l'ombre d'un chêne antique
Protégeait du hameau la chapelle rustique :
J'y cours; et sur la pierre, où j'implorais les cieux,
Le sommeil, malgré moi, vint me fermer les yeux.
Tout à coup, de splendeur et de gloire éclatante,
Du céleste séjour une jeune habitante,
La houlette à la main, se montre devant moi :
« Humble fille des champs, dit-elle, lève-toi!
» Du souverain des cieux l'ordre vers toi m'amène,
» Geneviève est mon nom. Les rives de la Seine
» Me virent, comme toi, conduire les troupeaux.
» Quand du fier Attila les funestes drapeaux
» Envoyaient la terreur aux deux bouts de la France,
» Ma voix, au nom du ciel, promit sa délivrance.
» Le ciel veut par ton bras l'accomplir aujourd'hui.
» Du trône des Français, va, sois l'heureux appui.

» Le Dieu qui, des bergers empruntant l'entremise,
» Jadis arma David et dirigea Moïse,
» Dans les murs de Fierbois, au pied des saints autels,
» Cacha, depuis long-temps, aux regards des mortels,
» Le glaive qui, remis aux mains d'une bergère,
» Doit briser les efforts d'une armée étrangère.
» En secret, éclairé par un avis des cieux,
» Déjà Valois attend le bras victorieux
» Que suscite pour lui leur faveur imprévue.
» Pleine d'un feu divin va t'offrir à sa vue;
» Marche; Orléans t'appelle au pied de ses remparts;
» Marche; à ta voix l'Anglais fuira de toutes parts;
» Et le temple de Reims verra, dans son enceinte,
» Sur le front de ton roi s'épancher l'huile sainte.... »
L'immortelle, à ces mots, remonte dans les airs.
Et moi, le cœur ému de sentimens divers,
Je m'éveille incertaine, et n'osant croire encore
Au choix trop éclatant dont l'Éternel m'honore.
Mais trois fois, quand la nuit ramène le repos,
Je vois les mêmes traits, j'entends les mêmes mots:
« Humble fille des champs, lève-toi! Dieu t'appelle.
» Au ciel, à ton pays, tremble d'être infidèle!.... »
Je cède enfin: Je pars, respirant les combats....
Le frère de ma mère accompagnait mes pas.
J'avais atteint le front des collines prochaines....
Là, muette et pensive, à nos bois, à nos plaines,
Par un dernier regard j'adressai mes adieux;
Et le toit paternel disparut à mes yeux....

(Jeanne d'Arc, un moment attendrie, s'arrête et se tait.)

LE DUC *avec émotion.*

Poursuivez.

JEANNE D'ARC.

Au travers du trouble et du ravage,
Vers la cour de Valois le ciel m'ouvre un passage :
J'arrive. On m'interroge ; on doute de ma foi ;
Mais les pontifes saints ont rassuré mon roi :
Je parais à ses yeux. Sans crainte, sans audace,
J'entre ; un de ses guerriers est assis à sa place ;
Lui-même, au milieu d'eux, il siége confondu :
Mais un esprit céleste, à mes yeux descendu,
Me le montrait du doigt et planait sur sa tête.
J'approche ; et, devant lui je m'incline et m'arrête ;
Des cieux, à haute voix, j'annonce les décrets....
« Oui, me dit-il, commande ; et mes guerriers sont prêts
» A suivre sur tes pas l'ardeur qui les transporte. »
Il dit ; et de Fierbois à son ordre on m'apporte
Le glaive, qui bientôt doit venger les Français.
Nous partons.... Mais pourquoi retracer nos succès ?
Jeune et faible instrument de la faveur céleste,
Je marchais, je parlais.... Dieu seul a fait le reste....

LE DUC *avec trouble, et se levant.*

Quel charme irrésistible, à ces nobles accens,
D'une pitié secrète a saisi tous mes sens !
Est-ce un prestige vain qui séduit dans sa bouche ?
Est-ce la vérité qui me parle et me touche ?
Dans le trouble où je suis, interdit, éperdu,
Je crois voir du ciel même un ange descendu,

Et, quoique dès l'enfance, endurci sous les armes,
A peine dans mes yeux j'ai retenu mes larmes....
(A Jeanne d'Arc.)
Si j'en crois vos discours, les célestes arrêts
Ont seuls, de mes guerriers, arrêté les progrès :
Mais, dans les murs de Reims, cette humble modestie
Au pied des autels même enfin s'est démentie ;
Et dans vos mains, flottante à côté de Valois,
Votre bannière au peuple attestait vos exploits.

JEANNE D'ARC avec noblesse, mais sans fierté.

Cet honneur fut pour moi le prix de la victoire....
Qui prit part aux dangers, dut partager la gloire.

LE DUC.

Si la faveur du ciel a dirigé vos pas,
Comment a-t-il permis que le sort des combats,
Enfin devant les murs de Compiègne étonnée,
Au pouvoir des Anglais vous livrât enchaînée?

JEANNE D'ARC vivement.

Le ciel n'a point failli. Prompt à me seconder,
Jusqu'aux portes de Reims il devait me guider.
Là s'arrêtait aussi l'heureux cours des miracles
Qu'aux mains d'une bergère assuraient ses oracles :
Soumise, dès ce temps, aux fers comme à la mort,
Du dernier des soldats je partageais le sort.

LE DUC.

Libre de vos sermens et quitte envers la France,

Quelle soif des honneurs, quelle vaine espérance
Dans le camp de Valois a pu vous arrêter?

JEANNE D'ARC.

Dieu lit au fond des cœurs; j'ose ici l'attester!
Je voulais, dans mes vœux plus heureuse et moins fière,
De mes simples aïeux revoir l'humble chaumière,
Et là, fuyant la pompe et le luxe des cours,
D'un père, d'une mère embellir les vieux jours:
Mais l'ordre de mon roi, mais la voix de l'armée,
Au bruit de mon départ en secret alarmée,
Éloigna le bonheur que j'osais entrevoir;
Et mon cœur malgré moi dut céder au devoir.

LE DUC à part, avec émotion.

Chaque mot de sa bouche et m'étonne et me charme.
Sa grâce m'attendrit, sa candeur me désarme;
Et, lorsque mes regards pénètrent dans son cœur,
Je cherche l'imposture, et ne vois que l'erreur.
(A Jeanne d'Arc.)
Je plains votre malheur, je plains votre jeunesse;
J'excuse de vos sens la crédule faiblesse;
Et votre sort ici dépend de votre choix:
Je prends sur moi le soin de désarmer les lois.
Un vain songe a souvent abusé l'innocence:
L'aveu de votre erreur suffit à ma clémence.
Cet aveu de la haine étouffera les cris:
J'ai le droit de l'attendre, et vous offre à ce prix
Aux bords de la Tamise un noble et sûr asile

Où la paix des autels vous ouvre un port tranquille.
Prononcez.

JEANNE D'ARC *avec noblesse.*

Voilà donc l'espoir qui m'est permis?
Un exil, au milieu de tous mes ennemis!
Irai-je, errante, hélas! le long de la Tamise,
Comme l'Hébreu, banni de la terre promise
Et de ses pleurs baignant un rivage étranger,
Flatter mes longs ennuis d'un rêve mensonger,
L'œil sans cesse tourné vers les bords de la France?
Eh! qui peut oublier les lieux de sa naissance!
O champs de Vaucouleurs! ô berceau de mes jours!
Puissent mes tristes yeux se fermer pour toujours,
Avant que de mon cœur votre image effacée
Cesse, pour un moment, d'occuper ma pensée!...
Mais à quel prix, seigneur, serait-il acheté
Cet exil, qui par vous m'est ici présenté!
Moi! je désavoûrais le Dieu qui m'a choisie!
Et mon cœur, démentant la gloire de ma vie,
Céderait lâchement à la peur de la mort!...
Je reste dans les fers et j'attendrai mon sort.

LE DUC *réprimant une colère qui s'augmente par degrés.*

Ainsi donc, dédaignant ma facile indulgence,
Des ministres sacrés vous bravez la vengeance?
Songez-y bien, un mot ou vous sauve, ou vous perd.

JEANNE D'ARC, *avec une noble fermeté.*

Je le sais.... Mais, seigneur, parlons à cœur ouvert.
Votre main, dès long-temps, aurait brisé ma chaîne,

(J'ose le croire au moins,) si d'une indigne haine
Les conseils insensés n'entraînaient votre cœur.
On veut ma mort! On croit que, désormais vainqueur,
Vous allez de la France embrasser la conquête :
Quoi! mon bras est-il donc le seul qui vous arrête!
Ouvrez les yeux; en vain le superbe étranger
Se flatte d'affermir son règne passager :
Des revers d'un moment la France trop punie,
La France autour du trône aujourd'hui réunie,
Déjà de ses enfans voit l'innombrable essaim
A la voix de l'honneur se presser sur son sein :
Déjà de vos succès le terme se prépare!....
Mais de mes sens émus quel feu divin s'empare?
Le ciel parle; le ciel, pour la dernière fois,
Par ma bouche aujourd'hui vous révèle ses lois.
Écoutez!...

LE DUC avec un emportement plus marqué.

Osez-vous d'une voix téméraire,
Affronter ma puissance et tenter ma colère?

JEANNE D'ARC de même.

Écoutez!... le soleil n'aura pas dans son cours
De l'automne cinq fois renouvelé les jours,
Lorsqu'aux pieds de ce Dieu, notre juge suprême,
Sans pompe, sans pouvoir, vous paraîtrez vous-même.
C'est ici, qu'arrêtant l'essor d'nn vain orgueil
La main du Tout-Puissant marqua votre cercueil :
Vous ne reverrez plus le palais de vos pères;
Vos cendres dormiront aux rives étrangères....

LE DUC.

Qu'entends-je ! Où vous entraîne un transport insensé?
Malheureuse !...

JEANNE D'ARC.

Écoutez.... l'arrêt est prononcé.
De la France à mes yeux les destins se découvrent.
Ville des rois, pour nous enfin tes portes s'ouvrent !
Bourgogne, tes drapeaux ont brillé dans nos rangs !
Soyez unis, Français !... Et vous, fiers conquérans,
Que Lancastre guidait jusqu'au sein de la France,
Le détroit qu'entre nous plaça la Providence,
Le détroit si souvent franchi par vos vaisseaux,
Va séparer enfin deux empires rivaux;
Et la France, oubliant trois siècles de ravages,
Reverra nos drapeaux ombrager ses rivages.
Partez. Dieu nous seconde, et combat avec nous.

LE DUC.

C'en est trop. Ma pitié fait place à mon courroux.
Gardes !... au tribunal conduisez la captive.
Obéissez.

JEANNE D'ARC *avec noblesse.*

J'y cours, prince; et, quoi qu'il arrive,
J'ai vengé mon pays, j'ai défendu mon roi....
Le bras des assassins peut disposer de moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE *.

LA DUCHESSE DE BEDFORD, LE COMTE DE DUNOIS.

LE COMTE DE DUNOIS.

Eh ! qu'attendrais-je encor, pour joindre mon armée,
Quand du prince à l'honneur l'oreille s'est fermée !

LA DUCHESSE.

Demeurez.... Je m'abuse, ou d'un noble regret
Le sentiment confus le poursuit en secret :
Il rougissait aux noms de gloire et de clémence,
Je l'ai vu. Non, jamais, j'en garde l'espérance,
Jamais, par lui souscrit, un décret inhumain
Aux yeux de l'avenir ne souillerait sa main.

LE COMTE DE DUNOIS.

Eh bien ! je reste encor.... Je reste, et me confie
Aux soins que vous prenez d'une si belle vie.

* Cette scène entière se supprime au théâtre.

Mais l'affreux tribunal déjà siége assemblé :
Près des juges, dit-on, Wincestre a redoublé
Les coupables efforts de sa haine farouche ;
Et le fatal décret va sortir de leur bouche....
Je l'attends, quel qu'il soit, avec tranquillité.

LA DUCHESSE.

Le ciel souffrirait-il tant d'inhumanité!....
Exauce-moi, grand Dieu, Dieu que le crime outrage!
C'est à toi d'amollir le cœur le plus sauvage.
Le remords, la pitié sont la secrète voix
Qui nous parle en ton nom, qui révèle tes lois.
Que cette voix céleste épouvante, attendrisse
Les cruels dont la rage, au nom de ta justice,
Divinise le meurtre, et du sang des mortels
Trop long-temps a partout fait fumer tes autels!

LE COMTE DE DUNOIS *vivement.*

On vient.

LA DUCHESSE, *à part.*

Quel trouble! ô ciel! s'élève dans mon âme!

LE COMTE DE DUNOIS.

C'est Talbot!

LA DUCHESSE.

Que vient-il nous apprendre!

SCÈNE II.

LA DUCHESSE DE BEDFORT, TALBOT, LE COMTE DE DUNOIS.

TALBOT, *en entrant.*

Ah! madame!

Vous me voyez encore indigné devant vous,
Et retenant à peine un trop juste courroux...
Seule, à travers les rangs d'une barbare escorte,
A peine du palais elle a franchi la porte;
Tout s'émeut à sa vue, et le peuple à grands flots
Se presse sur ses pas, éclate en longs sanglots;
Tranquille cependant, de la foule éplorée
Devant le tribunal elle arrive entourée :
Elle entre, elle paraît; et des juges surpris
Un long enchantement retient tous les esprits.
Wincestre, en qui l'éclat de la pourpre romaine
Voile une âme perfide, inflexible, inhumaine,
Ose élever la voix au nom sacré des cieux.
En butte aux vils détours de cet art captieux
Qui de piéges sans nombre entoure l'innocence,
Elle parle, et d'un mot ramène le silence....
(Le ciel prêtait sans doute à ses accens vainqueurs
Un pouvoir inconnu, maître de tous les cœurs!)
Elle parle, et déjà tout a senti l'empire
De l'esprit qui l'enflamme, et du Dieu qui l'inspire.
« La vérité, dit-elle, anime ici ma voix :
Vous l'entendez encor pour la dernière fois.

De tout ce que j'ai fait quoi que la haine pense,
L'Éternel dans les cieux plaça ma récompense.
Quel appui dois-je encore attendre dans ces lieux?
De quelque part ici que je tourne les yeux,
Je vois mes ennemis, je ne vois pas mes juges;
Dieu, la France et mon cœur, voilà mes seuls refuges.... »
A sa voix, à l'aspect de ce front redouté,
De ces traits, où la grâce adoucit la fierté,
L'un attendri, touché, vaincu de tant de charmes,
De ses yeux, malgré lui, sent échapper des larmes;
L'autre, éperdu, tremblant, croit des cieux irrités
Voir briller dans les airs les sinistres clartés;
Et Wincestre, indigné de perdre sa victime,
La honte sur le front, désespère du crime:
Elle allait triompher... mais, ô comble d'horreur!
J'ai vu tous ces guerriers qui, pâles de terreur,
Fuyaient au seul aspect d'une illustre ennemie,
Outrageant son malheur et poursuivant sa vie,
Se mêler au milieu des juges confondus,
Et raffermir des yeux leurs esprits éperdus.
Pour moi, déjà cédant aux transports de mon âme,
Et près d'ensanglanter un tribunal infâme,
J'ai détourné mes pas de ces horribles lieux,
Tandis que, l'œil baissé, des prêtres odieux
Semblaient offrir au ciel un tribut légitime...
Mais leur fureur en vain compte sur la victime.

LA DUCHESSE.

Quoi! le décret fatal?...

TALBOT.

Est sans doute rendu.

LA DUCHESSE.

Tout mon sang s'est glacé.

LE COMTE DE DUNOIS.

L'ai-je bien entendu !
Des guerriers, juste ciel! opprimer l'innocence;
Eux, qu'un noble serment arma pour sa défense,
Eux, qui devraient pour elle affronter le trépas!

LA DUCHESSE.

On marche vers ces lieux;.... j'aperçois des soldats...
Quel objet!... Dieu! c'est elle!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEANNE D'ARC, GARDES.

(Jeanne d'Arc paraît, suivie et précédée de Gardes; elle traverse le fond du théâtre; et, lorsqu'elle arrive à la porte du milieu, elle s'arrête aux premiers mots de la Duchesse, et se retourne vers elle.)

LA DUCHESSE allant vers Jeanne d'Arc.

O jeune infortunée!
Est-ce ainsi qu'à mes yeux je vous vois ramenée!...
Un tribunal barbare, aux crimes endurci,
A-t-il pu, sans horreur?....

JEANNE D'ARC.

Dieu le permet ainsi.

LA DUCHESSE.

Vous, l'orgueil de mon sexe!...

TALBOT.

Et l'exemple du nôtre!...

LE COMTE DE DUNOIS.

Vous, l'appui des Français, vous!...

JEANNE D'ARC.

Quel trouble est le vôtre,
Princesse? et vous surtout, braves guerriers, pourquoi
Cette faiblesse, indigne et de vous et de moi?
Le ciel, comme il lui plaît, règle ma destinée
Soumettons-nous. Voici ma plus belle journée!
Oui, dussé-je, trompant votre espoir et vos vœux,
De l'échafaud pour moi voir s'allumer les feux;
L'échafaud aujourd'hui m'offre une autre victoire,
Digne au moins de regrets, peut-être de mémoire;
Prête à subir mon sort, je vois devant mes yeux
La gloire sur la terre et la paix dans les cieux.

LA DUCHESSE.

Vous mourir!... ah! le soin d'une si noble vie
Est un dépôt sacré que le ciel me confie.
Venez, le crime en vain croit assurer ses coups;
Venez.... je veux moi-même, aux yeux de mon époux,
Présenter de ma main la vertu malheureuse :
Deux héros nous suivront, et leur voix généreuse
De tous vos ennemis confondra les desseins.

Des prêtres sans pitié, des guerriers assassins
Pourraient-ils, dans son cœur étouffant la clémence,
Sur de tels défenseurs emporter la balance !
S'ils ont cru par sa main combler leurs attentats,
Eh bien! qu'ils viennent donc vous chercher dans mes bras !...
Mais, qui m'arrête encor ! le temps, le péril presse.
Venez....

JEANNE D'ARC.

Que faites vous, non demeurez, princesse !
Demeurez. Le pardon serait-il fait pour moi ?
Le crime s'y soumet : mais qui servit son roi,
Tranquille, et des bourreaux affrontant la menace
Rougirait de descendre à recevoir sa grâce ;
Souffrez que je refuse un si noble secours,
Prenez soin de ma gloire, et non pas de mes jours ;
C'est à Dieu d'en résoudre.... ah ! dans cet instant même,
Que je dois rendre grâce à sa bonté suprême
Princesse !... de mes maux quel plus glorieux prix !
Je vois se détourner vos regards attendris....
Et vous, dignes rivaux, vous me cachez vos larmes.
Que pour mon cœur ému ce moment a de charmes !
Si l'échafaud m'attend, qui n'envîrait ma mort,
Quand Dunois et Talbot ont pleuré sur mon sort?

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE DE BEDFORD, LE COMTE DE DUNOIS, TALBOT.

LA DUCHESSE suivant Jeanne d'Arc des yeux.

Qui? moi! l'abandonner au malheur qui l'opprime!
Non, je ne verrai pas le triomphe du crime....
(Au Comte de Dunois et à Talbot.)
Je vous quitte, seigneurs.... je cours de mon époux
Implorer la tendresse, embrasser les genoux,
Et, s'il le faut, bravant des conseillers perfides,
Me jeter au-devant de leurs mains parricides.
(Elle sort.)

TALBOT prenant la main du Comte de Dunois.

Adieu, prince!... la mort enchaînera mon bras
Ou le crime à mes yeux ne s'achèvera pas.
(Il sort.)

SCÈNE V.

LE COMTE DE DUNOIS seul.

Et tranquille au milieu de ce péril extrême,
Je m'en reposerais sur d'autres que moi-même!....
Mais dois-je, sur la foi de l'espoir qui me luit,
Attendre maintenant le retour de la nuit?...
Tandis qu'ailleurs la trêve enchaîne mon armée,

La haine dans ces lieux, toujours plus animée,
Presse l'affreux succès d'un complot inhumain.
Le temps est cher; le jour, encor loin de sa fin,
Peut assurer les coups d'une rage homicide....
Un parti reste encore, et l'honneur en décide;
C'en est fait; affranchi des ordres de mon roi,
La loi des chevaliers devient ma seule loi....
Et dût mon sang payer l'honneur de la défendre,
Jamais laurier plus beau n'ombragerait ma cendre....
On vient..... ne vois-je pas l'infâme déserteur,
D'une infortune illustre ardent persécuteur?
Sortons : et, rassemblant mon escorte intrépide,
Poursuivons, sans tarder, le dessein qui me guide.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE COMTE DE WARWICK, LE COMTE DE BEAUVAIS.

LE COMTE DE WARWICK suivant des yeux le comte de Dunois.

Avez-vous remarqué de quel œil furieux
Dunois nous observait en sortant de ces lieux?
Quelque projet sinistre occupe son audace.

LE COMTE DE BEAUVAIS.

Un obstacle plus grand m'arrête et nous menace.
Le fruit de nos efforts, si long-temps attendu,
Au moment où je parle est peut-être perdu.

LE COMTE DE WARWICK *vivement.*

Que dites-vous?

LE COMTE DE BEAUVAIS.

Les chefs de l'église alarmée,
Les plus nobles soutiens de l'état, de l'armée,
Environnaient le duc; et, d'accord avec moi,
Invoquaient l'intérêt du trône et de la foi:
Il cédait; et des yeux je le suivais sans cesse;
Un vain respect des lois, une indigne faiblesse,
Semblait se taire enfin dans son cœur offensé:
Déjà l'ordre fatal était par lui tracé....

LE COMTE DE WARWICK.

Achevez.

LE COMTE DE BEAUVAIS.

Tout à coup, la duchesse en alarmes,
Le front pâle d'effroi, les yeux baignés de larmes,
Devant nous a paru... chacun s'est écarté;
Et, sans témoins, le duc avec elle est resté.

LE COMTE DE WARWICK.

Quoi! ce fatal écrit dont il est encor maître!...

LE COMTE DE BEAUVAIS.

Nous échappe, et déjà n'existe plus peut-être.
Quoi qu'il en soit, pour voir couronner nos efforts,
Ne nous abusons point, il faut d'autres ressorts...

LE COMTE DE WARWICK.

Nos amis ?....

LE COMTE DE BEAUVAIS interrompant.

Dans les murs sont disposés d'avance.

LE COMTE DE WARWICK à voix basse.

Tout est prêt dans le camp. Assurons la vengeance,
Et pressons les desseins concertés entre nous...

LE COMTE DE BEAUVAIS à voix basse.

On entre!... adieu! je cours frapper les derniers coups.
(Il sort.)

LE COMTE DE WARWICK seul, à part.

C'est le duc!... sur son front quel sinistre nuage
Des combats de son cœur m'offre la sombre image.

SCÈNE VII.

LE COMTE DE WARWICK, LE DUC DE BEDFORD.

(Le Duc entre d'un air sombre et pensif.)

LE COMTE DE WARWICK.

J'allais prendre, seigneur, vos ordres souverains;
Le conseil les attend.

LE DUC.

Il les saura.

LE COMTE DE WARWICK.

Je crains
Qu'un délai trop fatal n'excite et ne fomente
L'esprit séditieux qui sourdement fermente.
Du peuple, du soldat, en de contraires vœux,
Les partis opposés se divisent tous deux;
Et du trône en péril l'inflexible sagesse
Excuse la rigueur, mais non pas la faiblesse.

LE DUC.

Oui, du trône en péril l'inflexible équité
Excuse la rigueur, mais non la cruauté...
On ne me verra point d'une action si noire
Flétrir ma renommée et charger ma mémoire :
Un plus noble intérêt me rappelle aux combats;
Tout autre est peu pour moi.

LE COMTE DE WARWICK.

Je ne me permets pas
De juger d'un dessein que l'honneur vous inspire,
Le salut de l'état est le but où j'aspire....

(Avec une profonde dissimulation.)

Vos soldats, je le crois, vous resteront soumis....
Je crains, je l'avoûrai, les secrets ennemis
Dont l'audace n'attend que l'heure favorable
D'affranchir de vos fers une tête coupable :
Je vous l'ai dit, seigneur; et des avis certains
M'annoncent le complot ourdi par les mutins.

Je sais que devant vous tout garde le silence ;
Mais bientôt vous partez : l'instant de votre absence
De leurs secrets desseins prépare le succès ;
Le palais vers la ville offre un facile accès,
Et le peuple, emporté par une aveugle rage,
Peut jusques à la tour se frayer un passage....
Comment des factieux prévenir les efforts,
Si, le fer à la main, le peuple osait?...

LE DUC, avec un mouvement marqué de colère.

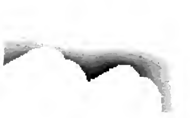
Alors....
Mais alors seulement, que le conseil lui-même
Des partis les plus sûrs soit le juge suprême !

LE COMTE DE WARWICK.

Ainsi votre sagesse a prévu ?...

LE DUC.

C'est assez...
Dans cet écrit secret mes ordres sont tracés.
(Il lui remet un ordre scellé.)
Suivez de point en point la loi qu'il vous impose
Tout est réglé : sur vous, allez, je m'en repose.
(Le Comte sort.)



SCÈNE VIII.

LE DUC DE BEDFORD, TALBOT.

TALBOT.

Prince, un devoir sacré conduit vers vous mes pas.
Si quelque heureux exploit a signalé mon bras,
Si l'honneur, à ma bouche imposant le silence,
Jamais n'en rechercha la juste récompense,
Je viens la réclamer pour la première fois;
Et le sort ne pouvait m'offrir un plus beau choix.
Vous m'entendez, seigneur, et vous n'avez pu croire
Que Talbot oubliât le soin de votre gloire.
Oui, pour prix de mon sang tant de fois répandu,
Vous ne souffrirez pas, à vous-même rendu,
Que sur ce noble front à jamais rejaillisse
La honte d'un forfait... dont vous seriez complice.

LE DUC.

Talbot!... de la pitié qu'inspire le malheur
Je veux bien excuser l'indiscrète chaleur...
Ainsi donc vous voulez qu'à moi-même contraire
J'obéisse aux clameurs d'un peuple téméraire!

TALBOT.

On vous trompe, seigneur; et qui peut vous tromper,
Dans ses piéges obscurs veut vous envelopper.
Calme dans sa douleur, sans trouble, sans murmure,

Le peuple en vos vertus se confie et s'assure.
Mais dussent tous ses vœux éclater aujourd'hui,
Qu'importe, si l'honneur vous parle comme lui !
Ah ! prince, croyez-en la voix libre et sévère
D'un soldat qui sait mieux vous servir que vous plaire.
Repoussez, repoussez les conseils inhumains
Qui du sang le plus pur veulent souiller vos mains ;
D'un opprobre éternel sauvez le diadème,
L'honneur de vos drapeaux, l'Angleterre elle-même...
Ou désarmez ce bras, que le faible opprimé
Jamais dans l'infortune en vain n'a réclamé.

LE DUC.

Osez-vous ?

TALBOT *avec la plus grande chaleur.*

Il y va, prince, de votre gloire ;
Et, quel que soit l'éclat dont brille la victoire,
Vous ne l'ignorez pas, des plus fameux guerriers
Un seul jour, un moment a flétri les lauriers.
L'Europe vous admire ; et la sévère histoire
Vous promet, par avance, une longue mémoire,
Je le sais. Toutefois, le dirai-je, seigneur,
Sans sortir du respect, sans blesser votre honneur,
Les exploits, les hauts faits, où votre espoir se fonde,
N'ont que trop illustré les oppresseurs du monde...
Mais d'un noir fanatisme affronter les clameurs,
De la cour et du camp dédaigner les rumeurs,
Étouffer son courroux, couvrir de sa clémence
La vertu dans les fers, le malheur sans défense ;

Voilà, prince, voilà les hauts faits, les exploits
Dignes du fils, du frère et du tuteur des rois.
Ah! croyez-moi, seigneur, la bonté qui pardonne
Peut seule rehausser l'éclat de la couronne;
Et, si je dois ici m'expliquer librement,
Elle est du trône encor le plus sûr fondement!
Le sort vous a livré les jours d'une héroïne
Qui, par sa noble audace arrêta la ruine
D'un état, sous vos coups déjà prêt de crouler:
Un mot de votre bouche, un mot peut immoler
Celle que malgré vous honore votre estime...
Triste pouvoir qu'abjure un héros magnanime!
Le dernier des soldats tient la mort dans ses mains;
Les cieux n'ont départi qu'aux maîtres des humains
Le pouvoir, si flatteur et si digne d'envie,
D'enchaîner la mort même et d'accorder la vie.
Choisissez... Mais je vois qu'une secrète horreur
Fait rougir votre front, fait frémir votre cœur...
Oui, l'honneur sur votre âme a repris son empire.
Fils d'Édouard, suivez sa voix qui vous inspire;
Et d'un héros par vous en vaillance imité,
Prince, égalez encor la générosité.

LE DUC *avec noblesse.*

Eh bien! que voulez-vous?

TALBOT.

Qu'une illustre guerrière
Dans nos remparts, seigneur, ne soit plus prisonnière!

Que les fers de ses mains tombent à votre voix !
Qu'elle puisse, à son gré, dans le camp de Valois
Porter encor l'appui de ce bras si terrible,
Long-temps victorieux, mais non pas invincible....
Le prestige est détruit, et les yeux sont ouverts.

LE DUC.

Je puis sauver ses jours... mais non briser ses fers :
Qu'aux remparts de Harfleur dès ce soir la captive
Conduite par vos soins....

TALBOT.

Vous voulez qu'elle vive !
Mais, où l'envoyez-vous ? le dirai-je ? à la mort.
L'implacable vengeance a les yeux sur son sort.
Quel asile assez sûr déroberait sa vie
Au poignard de la haine, aux poisons de l'envie?

SCÈNE IX.

Les mêmes, LE COMTE DE WARWICK, Chevaliers anglais.

LE COMTE DE WARWICK.

Vos plus braves guerriers, réunis sur mes pas,
Accourent près de vous, et vous offrent leurs bras,
Seigneur. Dans ce palais, rassemblant son escorte,
L'audacieux Dunois que la fureur transporte,
Au mépris de sa foi, par d'odieux complots
Court d'un peuple agité soulever tous les flots.

LE DUC vivement.

D'un indigne projet Dunois serait coupable !

TALBOT avec indignation.

Vous l'en soupçonneriez !.... Il en est incapable.

LE COMTE DE WARWICK.

Suivi des siens, on croit que déjà loin d'ici
Vers la ville à grands pas il marche....

TALBOT, avec une noble chaleur.

Le voici !...

SCÈNE X.

LE COMTE DE WARWICK, LE DUC DE BEDFORD, LE COMTE DE DUNOIS, TALBOT, Chevaliers anglais et français.

LE COMTE DE DUNOIS.

Prince, et vous chevaliers, une héroïne illustre
Qui dans le malheur même acquiert un nouveau lustre,
Autrefois triomphante, aujourd'hui dans les fers,
Sur le sort qui l'attend tient tous les yeux ouverts.
Victime (qui l'eût dit) d'un jugement barbare,
La flamme des bûchers pour elle se prépare !...
Mais au nom des guerriers témoins de ses exploits,
Mais au nom de l'honneur qui parle par ma voix,

Je réclame la loi, toujours chère à la France,
Qui sous l'appui du brave a remis l'innocence.
Chez nos aïeux jadis on vit des deux côtés
Trente preux, à l'envi d'un beau zèle excités,
Illustrer en champ clos l'Angleterre et la France.....
C'est à nous aujourd'hui d'imiter leur vaillance.
Nous défions, seigneur, quiconque soutiendrait
Les armes à la main, le plus indigne arrêt;
Oui, je viens en soldat (vous et moi nous le sommes)
Appeler devant vous du jugement des hommes,
Et je demande ici le jugement de Dieu :
Nommez les combattans; fixez l'heure, le lieu;
Et que le ciel, comblant un espoir légitime,
Proclame l'innocence et dévoile le crime.

LE DUC, *avec une fierté ironique.*

Lorsque de nos autels le tribunal sacré
Vient de rendre un arrêt justement révéré,
Prince, au défi sanglant que votre voix m'annonce,
Le silence pourrait me servir de réponse....
Mais des guerriers anglais quand l'honneur est blessé,
Les vainqueurs d'Azincourt n'ont jamais balancé :
Et je nomme Talbot....

TALBOT, *avec noblesse, mais avec calme.*

Votre estime m'honore,
Et je veux aujourd'hui la mériter encore,
Seigneur; mais vers la gloire il est plus d'un chemin;
Et mon pays jamais ne verra cette main

S'armer pour un combat, qui, dégradant mon âme,
Ne m'offre qu'un laurier teint du sang d'une femme.
C'est de vous que je tiens ce prix de la valeur,
Ce fer, qui dut toujours protéger le malheur.
Ah ! s'il faut le souiller d'une affreuse victoire,
Reprenez, reprenez cet instrument de gloire,
Ou plutôt montrez-moi des périls que mon cœur
Puisse affronter du moins sans forfaire à l'honneur.
Si le bras d'un héros, à qui je porte envie,
Ne s'armait pour venger la vertu poursuivie,
Soigneux de votre gloire, on m'eût vu, comme lui,
A la face des cieux m'en déclarer l'appui....
Je ne combattrai pas.

LE DUC.

Eh bien ! vaillante élite,
Je vois dans vos regards votre réponse écrite.
L'honneur de nos drapeaux dépend-il d'un seul bras?
Le sort, en vous nommant, ne le trahira pas;
Et je veux... mais quel bruit?...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE COMTE DE BEAUVAIS.

LE COMTE DE BEAUVAIS.

Hâtez-vous de paraître,
Seigneur; si vous tardez, tout est perdu peut-être...
L'étendard de Bourgogne est levé contre vous;
Tout le camp se partage; et, brûlant de courroux,
Les rebelles en foule ont déjà pris les armes,
Demandent la captive et sèment les alarmes.....
De moment en moment le mal croît dans son cours,
Le sang coule sans doute...

LE DUC *fièrement.*

Ils me verront... J'y cours.

TALBOT *vivement.*

Et moi, dans un danger digne de mon courage,
Je garde encor ce fer pour un plus noble usage;
Prêt à mourir pour vous, je marche sur vos pas.

LE DUC *lui tendant la main.*

Je reconnais Talbot, et me fie à son bras.
(Au Comte de Dunois.)
Prince, si ma présence ailleurs est nécessaire,
Malgré moi du combat si l'instant se diffère,

Avant peu mon retour acquittera ma foi ;
Recevez-la... Marchons, brave Talbot.

LE COMTE DE DUNOIS.

Et moi,
J'attends l'heure promise, où l'audace guerrière
Va bientôt sous ses pas voir s'ouvrir la carrière.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE D'ARC, LE SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, le duc le permet, venez; et dans ces lieux
La princesse bientôt va paraître à vos yeux.
Dans les murs cependant la lice se prépare.
Déjà d'un peuple entier l'allégresse s'empare;
La valeur de Dunois a rassuré les cœurs :
Tout retentit du nom de vos fiers défenseurs;
Et bientôt de retour, le duc à leur courage
Doit ouvrir le champ clos où l'honneur les engage.
Le succès du combat peut-il nous alarmer?
Talbot a contre vous refusé de s'armer.

JEANNE D'ARC.

Noble Talbot!... Dunois, guerrier trop magnanime!
Puisse le ciel payer le soin qui les anime!...
Oui, de la liberté pour moi le jour a lui;
Une secrète voix me l'annonce aujourd'hui...

Quel que soit mon destin, ou sévère ou propice,
J'adore avec respect l'éternelle justice.

LE SÉNÉCHAL.

Un héros vous défend... il sortira vainqueur
Des périls que pour vous affronte son grand cœur.
Lui-même, impatient du beau feu qui l'excite,
Il veut, accompagné de sa brillante élite,
Emporter aux combats un regard de ces yeux,
Interprètes certains de la faveur des cieux.
Jouissez des tributs de la commune ivresse;
Toute entière aux transports d'une pure allégresse,
Prête à vous confirmer le plus flatteur espoir,
La duchesse à l'instant doit ici vous revoir :
Libre dans ce palais, souffrez que je vous quitte;
Je vais du peuple entier, que trop de zèle agite,
Prévenir l'imprudence, apaiser la chaleur;
Et j'attends tout du Dieu qu'invoque la valeur.

(Il sort.)

SCÈNE II.

JEANNE D'ARC seule.

Quel est donc ton arrêt, ô divine puissance!
Le plus grand des guerriers s'arme pour ma défense;
Et l'éclair de tes yeux, qui veillent sur son sort,
Devant lui fait marcher l'épouvante et la mort!
Près de voir cependant triompher son courage,
C'est en vain que j'écarte un sinistre présage!

Il me suit, il m'obsède, et semble m'avertir
Que d'un monde trompeur il est temps de sortir!...
France, ô terre sacrée, où le ciel me fit naître,
Et vous, braves guerriers, vous me plaindrez peut-être...
D'un éclat passager mon cœur fut trop flatté;
Tout a fui; de mon nom l'honneur seul m'est resté:
Je vous lègue à défendre et ma cause et ma gloire,
Français!.. sous votre appui recevez ma mémoire!
J'emporte cet espoir;... et puissent mes malheurs
De vos derniers neveux obtenir quelques pleurs!...
Mais quels tristes pensers viennent troubler mon âme!
C'est ton puissant secours, grand Dieu, que je réclame!
C'est toi qui raffermis le fragile roseau...
Descends, viens m'embraser d'un courage nouveau!
Descends, tel que naguère, au milieu des batailles,
D'Orléans par mon bras défendant les murailles,
Tu versais dans mon sein, libre d'un vain effroi,
Le mépris de la mort errante autour de moi!...
Mais quel bruit tout à coup?..

SCÈNE III.

LE COMTE DE WARWICK, JEANNE D'ARC,
SOLDATS, GARDES au fond.

LE COMTE DE WARWICK à Jeanne d'Arc.

Suivez-moi.

JEANNE D'ARC avec une fermeté noble et calme.

Je suis prête.

LE COMTE DE WARWICK.

Le conseil vous appelle.

JEANNE D'ARC.

Eh bien ! qui vous arrête?
Allumez vos bûchers! apportez vos flambeaux!
Je vais ceindre aujourd'hui mes lauriers les plus beaux.
Hé ! que peut d'Albion la vengeance cruelle!
La gloire en est pour moi, l'opprobre en est pour elle.
(A Warwick.)
Ne tardez plus. Anglais, jouis de mon trépas!
La France me survit... et ne périra pas.

LE COMTE DE WARWICK.

Eh bien! gardes ?

SCÈNE IV.

Les mêmes, LA DUCHESSE DE BEDFORD.

LA DUCHESSE accourant.

Que vois-je? ô ciel! qu'osez-vous faire ?
Arrêtez!

LE COMTE DE WARWICK.

Qu'on l'entraîne!

LA DUCHESSE au Comte de Warwick.

Arrête, téméraire!

LE COMTE DE WARWICK.

Du tribunal sacré, soldats, suivez les lois.

LA DUCHESSE.

Soldats de mon époux, n'écoutez que ma voix.

JEANNE D'ARC à la Duchesse.

O des cœurs généreux le plus digne modèle!
Cessez de m'envier une palme immortelle!
Avant que je m'éloigne, ah! daignez dans vos bras,
Daignez encor......

LA DUCHESSE.

Non, non, je ne vous quitte pas.....
(Au comte de Warwick.)
Mais toi, de mon époux infidèle ministre,
D'un tribunal de sang interprète sinistre,
Sous quel prétexte faux, bravant ici mes yeux,
Prétends-tu malgré moi l'arracher de ces lieux?

LE COMTE DE WARWICK avec une chaleur simulée.

Le conseil l'entendra, Madame, et sa sagesse
Va bientôt écarter le péril qui nous presse:
Déjà les factieux s'arment de toutes parts
Et l'airain menaçant tonne sur les remparts;
On veut du palais même enlever la coupable;
Et, du fond de ces murs, par un art exécrable,
Elle seule, entraînant le peuple et les soldats......

JEANNE D'ARC.

Anglais! prends ta victime et ne l'outrage pas.

LA DUCHESSE.

Oui, c'est toi, c'est toi seul dont les vils émissaires
Sèment de troubles vains les bruits imaginaires :
Eh ! de quel front, dis-moi, trahissant ton devoir,
Oses-tu de ton prince usurper le pouvoir?

LE COMTE DE WARWICK.

Madame, j'obéis à son ordre suprême.

LA DUCHESSE.

A son ordre?..... Mais non! jamais.....

LE COMTE DE WARWICK.

Lisez vous-même.

(Il lui présente l'ordre écrit qu'il a reçu du duc de Bedford.)

LA DUCHESSE après avoir lu.

Ciel !..... ô ciel! je succombe; et mes sens oppressés........

(Elle tombe consternée dans un fauteuil.)

LE COMTE DE WARWICK, aux Soldats.

Pour la dernière fois, gardes, obéissez.
Qu'on l'entraîne!

JEANNE D'ARC.

Remplis ma dernière espérance,
Grand Dieu! veille sur elle, et protége la France!
Tu m'entends, et mon cœur déjà vole vers toi......
(Aux Soldats.)
Allons, le ciel m'attend; soldats, conduisez-moi.

SCÈNE V.

LA DUCHESSE DE BEDFORD seule, et revenant à elle.

A peine je respire..... Où suis-je?.... Je frissonne.....
Hélas! l'effroi me glace, et l'horreur m'environne.....
Le barbare, au milieu de mon saisissement,
Court presser l'attentat dont il est l'instrument.
Et cet ordre fatal me retient enchaînée!.....
Et si par eux sa mort, maintenant ordonnée?.....

SCÈNE VI.

LA DUCHESSE DE BEDFORD, LE COMTE DE DUNOIS, Chevaliers français de sa suite.

LE COMTE DE DUNOIS.

Ah! Madame, quel bruit a passé jusqu'à moi?
Parlez. Serait-il vrai qu'au mépris de sa foi
Le duc, par un indigne et cruel artifice,
Eût ordonné lui-même un affreux sacrifice?
Mais que vois-je! l'effroi, le trouble est dans vos yeux.

LA DUCHESSE hors d'elle-même.

Les monstres!... je frémis!... Si l'échafaud!...

LE COMTE DE DUNOIS.

O cieux!

LA DUCHESSE de même.

Je crains tout... le conseil... J'ai vu l'infortunée
Devant lui, sous mes yeux, par des soldats traînée....

LE COMTE DE DUNOIS.

Que dites-vous?

LA DUCHESSE.

Un ordre en secret obtenu....

LE COMTE DE DUNOIS l'interrompant.

De qui?

LA DUCHESSE.

De mon époux.

LE COMTE DE DUNOIS.

Se peut-il?

LA DUCHESSE.

Je l'ai lu.

LE COMTE DE DUNOIS.

Et le duc méditait ce sanglant stratagème!
Il désarmait mon bras! il m'abusait moi-même!.....
(En se retournant vers les Chevaliers.)
Aux armes, chevaliers! Dunois compte sur vous.
Marchons. Les assassins n'attendront pas nos coups.
(Il fait un mouvement pour sortir.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE DUC DE BEDFORD, GARDES.

LE DUC à DUNOIS *en entrant.*

Où courez-vous, seigneur ? et quel transport vous guide ?
Tous vos vœux sont remplis ! un ministre perfide
En vain par ses complots agitait mes soldats ;
Tout est calme : et, vers vous soudain tournant mes pas,
Je viens tendre au malheur une main protectrice.

LA DUCHESSE *troublée.*

Ah ! seigneur ! ah ! peut-être elle marche au supplice !

LE COMTE DE DUNOIS.

Et c'est vous dont la main ?....

LE DUC *interrompant avec rapidité.*

Rassurez vos esprits.
J'approchais des remparts, lorsque j'ai tout appris ;
Et ma garde, fidèle à ma voix qui l'anime,
Sur les pas de Talbot court sauver la victime.

LA DUCHESSE.

Je respire !

LE COMTE DE DUNOIS.

De vous je n'attendais pas moins.

LE DUC.

Déjà le ciel, sans doute, a secondé mes soins,

Et le nom de Talbot vous répond de son zèle...
Le sénéchal ici m'en porte la nouvelle.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE SÉNÉCHAL.

LE DUC, au Sénéchal.

Digne organe des lois, approchez... Mais pourquoi
Ce front où règne encor la douleur et l'effroi?

LA DUCHESSE.

De vos yeux malgré vous je vois couler des larmes.

LE COMTE DE DUNOIS.

Parlez, et dissipez ou comblez mes alarmes.

LE SÉNÉCHAL.

Jamais plus triste jour n'éclaira nos remparts.
Au fracas de l'airain tonnant de toutes parts,
L'échafaud s'élevait; et la torche enflammée
Déjà remplissait l'air de feux et de fumée.
J'accours; et, sur mes pas, je lis dans tous les yeux
Un morne abattement, un deuil silencieux.
D'injurieux liens tristement enchaînée,
L'innocente victime, à la mort destinée,
S'avançait, telle encor que naguère aux combats
On la vit défier un plus noble trépas.

Au pied de l'échafaud, sans trouble elle s'arrête;
S'agenouille en prière; et, relevant sa tête,
Sur le bûcher, de feux et d'armes entouré,
Monte, d'un maintien ferme et d'un cœur assuré,
Comme si, le front ceint des palmes de la gloire,
Tranquille, elle montait sur un char de victoire;
Là, sur les flots du peuple abaissant ses regards,
A l'aspect des Français, émus de toutes parts,
Un noble mouvement anime son visage,
Et d'une voix qu'inspire un sublime courage:
« Français, qui m'écoutez, dans ce dernier instant,
» J'en atteste le Dieu qui m'appelle et m'entend,
» Celle que vous pleurez meurt exempte de crime....
» Et vous, fiers ennemis dont la haine m'opprime,
» Vos sinistres destins dans les cieux sont tracés.
» Lorsqu'enfin, de la France à jamais repoussés,
» Vos vaisseaux atteindront les bords de l'Angleterre,
» A la guerre échappés, là vous attend la guerre.
» Quels nuages au loin dans les airs étendus
» Ont déchaîné sur vous les foudres suspendus!
» Déjà le noir démon des tempêtes civiles,
» La torche en main, parcourt vos murs jadis tranquilles.
» L'orageux Océan qui vient battre vos ports
» Avec moins de fureur gronde autour de vos bords.
» O des cieux irrités inflexible sentence!
» Voyez-vous, enivrés de haine et de vengeance,
» Les neveux d'Édouard, dans leur délire affreux
» L'un contre l'autre armés et s'égorgeant entre eux;
» Dans les flots de son sang l'Angleterre noyée;

» Du héros de Créci la race foudroyée?...
» Et toi, monarque enfant, que nos murs asservis
» Ont vu ceindre un moment le bandeau de Clovis,
» Le trône sous tes pieds couvre un sanglant abîme!...»
Elle allait achever; de l'auguste victime
Tout à coup les clairons, au loin retentissans,
Interrompent la voix, étouffent les accens *.
Calme et fière à la fois, elle a vu l'artifice
Des monstres empressés de hâter son supplice,
Et semble, au feu divin qui brille dans ses yeux,
Déjà quitter la terre et voler vers les cieux.
L'horreur avait glacé tout le peuple immobile....
Dans ce silence affreux, des portes de la ville
S'élève un bruit lointain d'armes et de guerriers;
La terre a retenti sous les pas des coursiers;
Et le bruit qui s'accroît, de la foule attentive
Détourne les regards, tient l'oreille captive;
D'un mouvement confus tout frémit agité;
D'espérance, d'effroi les cœurs ont palpité;
Et déjà de plus près, dans sa course rapide,
Nos yeux ont distingué votre garde intrépide.
A leur tête apparaît, ardent, impétueux,
Un guerrier, le fer nu, le front majestueux...
C'est Talbot! il accourt, il approche, il s'écrie:
Arrêtez, inhumains, ou craignez ma furie!
Arrêtez!... A ces mots jusqu'à nous arrivés
Le peuple entier s'émeut, et ses flots soulevés

* Le fait relaté dans ce vers est conforme à l'histoire du temps.

Du bûcher que défend une enceinte guerrière,
A travers les soldats, assiégent la barrière ;
Mais, tout près d'affronter un bras toujours vainqueur,
L'implacable Warwick, dont le perfide cœur
Craint de perdre le fruit de son horrible trame,
Ordonne qu'au bûcher on attache la flamme,
Et, le glaive à la main, ranimant ses soldats,
Au-devant du héros précipite ses pas.
Indigné, furieux au seul aspect du traître,
L'intrépide Talbot.... Mais je le vois paraître,
Et de sa bouche ici vous allez tout savoir...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TALBOT.

LE COMTE DE DUNOIS à part.

Il est seul !...

LA DUCHESSE.

Seul !... oh ! cieux !

LE DUC à TALBOT.

Me rendez-vous l'espoir ;
Ou n'aurais-je écouté qu'un remords inutile,
Talbot !...

TALBOT, après un moment de silence.

J'avais franchi les portes de la ville ;

Chargé de prévenir un projet odieux,
J'accourais; et de loin se montrait à mes yeux,
Au milieu des bourreaux, l'héroïne immobile,
Du haut de son bûcher levant un front tranquille :
Un cri tumultueux éclate en même temps.
Pleins d'espoir, nous pressons nos coursiers haletans.
Mais la flamme soudain luit et frappe ma vue;
Et l'infâme Warwick, d'une course imprévue,
Suivi de ses soldats, ose, le fer en main,
Du fatal échafaud me fermer le chemin.
Quelque temps il résiste à ma juste furie;
Frappé d'un coup plus sûr, il tombe enfin sans vie...
Je m'élance... ô spectacle et d'horreur et d'effroi!
Le bûcher tout en feu s'écroule devant moi,
Et mes yeux, attachés sur ces débris funestes,
De la victime en vain cherchent les tristes restes....
A peine elle expirait, que du ciel irrité
Une nuit nébuleuse éclipsant la clarté,
Étonne tous les cœurs remplis de noirs présages :
Trois fois un trait de flamme a percé les nuages,
Et la foudre trois fois gronde du haut des airs :
Le peuple a vu, dit-il, au milieu des éclairs,
La victime, de fleurs la tête couronnée,
Des messagers divins monter environnée,
Et, planant en triomphe, au son de leurs concerts,
Se perdre dans les cieux devant elle entr'ouverts.

LE COMTE DE DUNOIS à part.

Vengeance, arme mon bras!

LA DUCHESSE à part.

France, pleure sur elle !

TALBOT à part.

O mon pays ! pour toi quelle honte éternelle !

LE COMTE DE DUNOIS, au Duc, après un moment de silence.

Eh bien ! le crime enfin triomphe !.... et c'est par vous,
Seigneur, que l'innocence expire sous ses coups !....
Mais tout reproche ici convient mal au courage;
La douleur d'un soldat veut un autre langage,
Prince; l'ordre sanglant que vous avez dicté
Pour jamais entre nous a rompu tout traité.
Loin de nous le dessein d'aller sur vos rivages,
Superbes conquérans, transporter les ravages !
Mais, tant que vos drapeaux offenseront nos yeux,
Guerre au peuple couvert d'un sang si précieux !
La vengeance, l'honneur, le devoir le commandent;
Ce ne sont pas des pleurs, c'est du sang qu'ils demandent.
Du haut des cieux encore, éclairant tous nos pas,
La vierge d'Orléans guidera nos soldats !
Et sur nos étendards son image vivante
Dans vos rangs confondus portera l'épouvante....
O patrie ! ô vertu ! recevez mes sermens !....
Mais en stériles vœux je perds trop de momens.
Adieu, prince !.... la trêve avec le jour expire,
Et je vole aux combats que tout mon cœur respire.

(Il sort accompagné de sa suite.)